

**Littérature de banlieue – une quête
pour la reconnaissance sociale et littéraire**

Mikołaj Bać

Littérature de banlieue – une quête pour la reconnaissance sociale

Mémoire de maîtrise, Literature Today

Utrecht University

Superviseure : dr. Michèle Kremers-Ammouche

Seconde lectrice : dr. Birgit Kaiser

Et la France, à quoi ça sert de savoir où elle est sur une carte du monde si on nous dit pas ce que ça fait d'être céfran ?

Karim Amellal

Table des matières

Cadre théorique	4
Introduction	11
Chapitre I – Les aspects sociaux	14
Divergence entre la nationalité et les racines	16
Les manifestations de l'État	23
Chapitre II – Les espaces physiques	36
La division entre la ville et les cités de banlieue	39
Ségrégation spatiale	44
Chapitre III – Influence médiatique dans la littérature de banlieue	51
Le discours médiatique stigmatisant envers la banlieue	54
Les références au cinéma	64
Conclusion	71
Bibliographie	74

Cadre théorique

Dans ce mémoire de Master, je voudrais me concentrer sur la représentation littéraire contemporaine de la banlieue française, en particulier la dimension sociale et la critique de la société française mises en avant par les écrivains de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la « littérature de.s banlieue.s ». L'influence des médias, en particulier de la télévision et du cinéma, joue également un rôle important ainsi que la dimension intertextuelle. De même, l'analyse de l'espace physique qui entoure les personnages et leurs auteurs issus des mêmes cités et milieux urbains aura une grande place dans notre étude. Grâce à la critique textuelle et la théorie littéraire je voudrais plonger dans la littérature de banlieue à l'aide de trois textes qui appartiennent à ce genre, à savoir *Kiffe Kiffe Demain* (2004) de Faïza Guène, *Cités à comparaître* (2006) de Karim Amellal et *Flic ou Caillera* (2013) de Rachid Santaki. Ces livres ont été publiés dans différents contextes mais donnent de parfaits outils au chercheur pour analyser les aspects soulignés ci-dessus en plongeant dans la littérature de la surmodernité à laquelle appartient ce courant très récent de la littérature de banlieue.

Le cadre historique de la littérature de banlieue

Pour bien comprendre ce sujet, il est indispensable de définir ce qu'est « la littérature de banlieue ». Bien que le cadrage d'une telle définition reste difficile, la littérature de banlieue est l'héritière de « la littérature beure » : celle-ci est née de la « *marche pour l'égalité et contre le racisme* de décembre 1983, baptisée *Marche des Beurs* par les médias » (Le Breton, p. 14). Même si la première génération des migrants du Maghreb et d'Afrique en général parlaient français, ces personnes n'ont pas eu les mêmes opportunités que le reste du peuple français. C'était la raison de cette marche et cela a aussi influencé les artistes d'une provenance migratoire. Le premier livre qui a commencé ce genre était *Le thé au harem d'Archy Ahmed* de

Mehdi Charef, publié en 1983 et d'autres écrivains se sont alors mobilisés pour écrire dans le même style. Dans ce genre sont inscrits des romans tels que : *Le Gone du Châaba* d'Azouz Begag, *Georgette !* de Farida Belghoul ou encore *La Voyeuse interdite* de Nina Bouraoui. En bref, ce mouvement avait pour but de montrer les lieux et espace en marge des grandes villes où vivent les migrants en France afin de générer un débat sur la ségrégation résidentielle qui y est synonyme de fracture sociale ; il s'agit aussi d'exprimer une nostalgie des origines – appelée « nostalgérie » dans le cas particulier des personnes ayant vécu en Algérie. La critique a inscrit ces livres au genre de la « littérature beure » jusqu'à environ 2005 avant que l'appellation devienne quelque peu obsolète en faveur de littérature urbaine ou « de banlieue ».

C'est l'année 2005 avec les émeutes dans les banlieues, d'abord en région parisienne puis partout en France, qui a été le déclencheur chez les écrivains et artistes des quartiers nommés « sensibles » et a stimulé une forte réponse intellectuelle visant à prouver que la banlieue n'est pas un lieu unidimensionnel de paupérisation, d'exclusion, de violence et de délinquance. C'est ce qu'a prouvé une production littéraire forte et les maisons d'édition ont reconnu l'intérêt du public après ces émeutes qui ont tant influencé la naissance de ce genre. L'année 2007 a ainsi vu deux importants événements du point de vue critique : le manifeste « Pour une littérature monde » signé par une quarantaine d'artistes français d'une provenance migratoire et, de plus, l'établissement d'un collectif littéraire « Qui fait la France ? ». Dans le premier manifeste, les signataires ont appelé les critiques à ne plus faire de distinction entre la littérature « française » et la littérature « francophone », à nommer toutes les œuvres écrites dans cette langue littérature française. Le second événement regroupe les auteurs qui visent à représenter ceux qui ne sont pas ou mal représentés en littérature afin qu'ils soient plus visibles dans le discours. Ce collectif a aussi été formé par deux des auteurs qui seront d'une grande importance pour ce mémoire, Faïza Guène et Karim Amellal. De nombreux chercheurs notent que cette littérature vise à analyser les aspects sociaux, contredire le discours officiel et

promouvoir une fonction thérapeutique et non plus esthétique comme l'explique Alexandre Gefen dans *Réparer le monde. La Littérature française face au XXIème siècle* (2017) : « le début du 21^{ème} siècle a vu l'émergence d'une conception que je qualifierai de *thérapeutique* de l'écriture et de la lecture, celle d'une littérature qui guérit, qui soigne, qui aide, ou, du moins qui *fait du bien* » (Gefen, p. 9). Il est indispensable pour cette littérature d'aborder les sujets qui brûlent la société et qui provoquent un débat dans les médias pour améliorer la situation de ceux qui se sentent exclus du discours, n'ayant que peu de chances de sortir de la banlieue, de ces cités défavorisées à la périphérie des grandes villes.

Même si on peut facilement tracer les racines de la littérature de banlieue, il n'est pas aussi simple de la définir même si elle s'inscrit dans un genre de littérature urbaine analysée par Horvath dans son livre *Le Roman urbain contemporain en France* publié en 2007. Cette notion peut être liée à des écritures aussi anciennes que la Bible et on peut démontrer que la ville et sa métropole sont toujours un lieu important pour l'échange des idées, mais ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'il est possible d'observer un mouvement textuel réellement enraciné dans les cités. Les auteurs qu'on peut souligner ici sont : Victor Hugo, Fiodor Dostoïevski, ou Charles Baudelaire. Pour eux, la ville est non seulement une espace physique où se déroulent les œuvres mais elle peut être aussi représentée comme un protagoniste tout à fait réel et à part entière. Cependant, comme l'analyse Horvath : « un récit qui se déroule dans une métropole n'est pas nécessairement un roman urbain ; pour le devenir, il doit également s'ancrer dans l'époque contemporaine, s'intéresser au quotidien ordinaire de ses personnages citadins et porter des marques intrinsèques de l'actualité » (Horvath, p. 23). Nous montrerons que la littérature de banlieue s'inscrit parfaitement dans ce mouvement comme un sous-genre mettant en scène des quartiers nommés « sensibles » et l'analyse des aspects sociaux sera importante dans ce mémoire où j'analyserai trois romans qui présentent des quartiers parisiens appartenant tous au département de la Seine-Saint-Denis au nord-est de Paris. Quant aux écrivains de ce

genre, ils possèdent un trait distinctif, celui d'avoir eux-aussi grandi ou toujours vécu dans des banlieues et cherchant à décrire leurs expériences. Plusieurs d'entre eux ont deux ou plusieurs identités avec des parents de racines maghrébines ou africaines. Il est quand même indispensable de toujours traiter ces romans comme des œuvres de fiction où le réalisme joue un rôle essentiel, des mises en texte de la réalité quotidienne et ordinaire des banlieues françaises. Ainsi il est clair que la littérature de banlieue porte non seulement sur l'aspect urbain d'un roman, mais aussi sur sa contemporanéité.

Pour conclure, il est indispensable de dire que la littérature de banlieue continue la tradition de la littérature beur dans différents contextes. En s'inscrivant dans la littérature urbaine, ce genre vise à analyser la situation des gens de quartiers « sensibles » et cherche à provoquer l'empathie afin de mettre en scène et aider ceux qui n'ont pas de perspectives. De plus, il faut souligner que la littérature de banlieue vise à analyser les problèmes qui touchent la société de nos jours, ce qui s'inscrit parfaitement dans le genre de la littérature postmoderne comme expliquée par Gefen.

Les aspects sociaux

La littérature des banlieues vise à montrer la réalité de ces régions de la France en se concentrant sur le réalisme. Cela se révèle par le fait que les auteurs ne veulent pas adoucir l'image de ces quartiers mais les montrer avec tous leurs avantages et désavantages. Ce réalisme s'exprime aussi par la langue utilisée, très orale, sorte de métissage linguistique où les protagonistes utilisent le verlan en évitant les formes grammaticales complexes. De plus, c'est l'interpellation du lecteur qui est importante pour ces écrivains afin de faire voir, comprendre et réellement changer la situation de ceux qui vivent en banlieue ainsi que le regard porté sur eux. D'après Cello : « le rapport avec le réel existe, bien évidemment, mais [...] la stratégie narrative vise à dépasser la simple représentation sociologique, pour provoquer des interrogations,

induire des doutes, tout en dénonçant la situation actuelle » (Cello, 2015, p. 174). Le réalisme va ainsi être présent dans tous les segments de ce mémoire.

En ce qui concerne les aspects sociaux, le lien avec la littérature beur est simple à dessiner. Exclue comme citoyens de « deuxième catégorie », les descendants des immigrés pourtant nés sur le sol français doivent toujours lutter pour l'égalité. Comme l'analyse Horvath : « les romans urbains s'intéressent moins à l'immigration elle-même qu'au traitement que la société française réserve aux citoyens issus de l'immigration, souvent même à ceux qui sont nés en France, de parents français » (Horvath, p. 141). Comme remarqué plus haut, les auteurs qui appartiennent au genre de la littérature de banlieue forment un groupe assez homogène ; plusieurs d'entre eux sont de la deuxième génération d'immigrés, toutes origines confondues, étant nés dans des banlieues françaises et ils luttent pour leur appartenance à la littérature française tout court et non la littérature francophone. Ainsi cette littérature veut faire résonner les voix de ceux qui, en position dominée, n'en ont pas eu jusqu'ici et vise à réintégrer par l'écriture les territoires perdus que sont devenus les quartiers « sensibles » en France.

L'analyse des espaces physiques

L'espace physique joue un rôle extrêmement important dans la littérature de banlieues. Déjà Stendhal, dans son œuvre *Le Rouge et Le Noir*, écrivait qu'« un roman est un miroir qui se promène sur une grande route » (Stendhal, p. 357). Le genre analysé ici vise aussi à reproduire la réalité au plus près, y compris cet environnement de béton qui caractérise les cités. Cette dimension est indispensable pour bien analyser la littérature de banlieue puisque presque tous les écrivains partagent le même point de vue vis-à-vis de leurs quartiers. Les aspects qui jouent un rôle prépondérant sont « l'isolement, le manque d'animation et de services ou la laideur du cadre architectural est à l'origine de la ghettoïsation des cités dont l'espace se résume aux barres et aux blocs d'habitations où les parkings, les caves et le trottoir constituent les seuls

cadres de la vie sociale » (Horvath, p. 44). Cet emprisonnement est parfaitement résumé par la réplique célèbre du film *La Haine* (Kassovitz 1995) auquel il est souvent fait référence dans ces textes : « on est enfermés dehors ».

La critique de médias dans les textes

Dans la société postmoderne, les médias jouent un rôle très important. C'est pourquoi la société du 21^{ème} siècle est décrite comme une société de l'information. Le discours des médias vise souvent à transmettre le message d'une manière simpliste et spectaculaire, une telle pratique peut influencer la création de stéréotypes et déformer, voire occulter, les vrais problèmes. Comme le décrit Horvath : « prenant la tête dans la hiérarchie des médias, la télévision impose aujourd'hui aux autres moyens d'information les lois du spectacle et de la théâtralisation » (Horvath, p. 7). C'est aussi le cas pour les émeutes de 2005 qui ont été décrites par la télévision et différents partis politiques comme organisées par un noyau de fanatiques. Cependant, d'après un rapport de la Direction Centrale des Renseignements Généraux (DCRG) cité par *Le Monde* dans un article intitulé « Pour les RG, la France a connu “une révolte populaire », il ne s'agirait pas d'une manipulation mais plutôt d'un fait que « les jeunes des quartiers sensibles se sentent pénalisés par leur pauvreté, la couleur de leur peau et leurs noms » (Le Monde, accès 08.07.2021). Ce point de vue est aussi partagé par les auteurs analysés ici. De plus, il est indispensable de mentionner une deuxième conclusion de la DCRG annoncée dans *Le Monde* dans un article publié le 7 décembre 2005 avec le titre « Selon les RG, les émeutes en banlieue n'étaient pas le fait de bandes organisées » qui est importante pour Karim Amellal dans son roman *Cités à comparaître* : « la France s'est montrée plus préoccupée par la montée de l'islamisme radical et du terrorisme religieux, et a négligé le problème complexe des banlieues » (Le Monde, accès : 10.07.2021). Ce cadre montre que le discours médiatique et la notion de la domination culturelle sont tout à fait présents dans la société française des banlieues.

Dans leur quête de réalisme, les écrivains étudiés ici ont souvent recours à la transtextualité. Ce terme vient de Gerard Genette qui, dans *Le Discours du récit*, décrit cinq formes de tout ce qui met le texte en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes. Dans ce mémoire je voudrais me concentrer plutôt sur l'intertextualité, la métatextualité et l'hypertextualité qui peuvent être des outils très importants pour bien comprendre le monde présenté et critiqué par des écrivains. Il est ainsi bien visible dans chaque roman analysé que les livres et magazines lus par les personnages ont une signification et ne sont pas choisis au hasard. De plus, grâce au discours médiatique, il est possible de démontrer « la peur sociale des classes jugées dangereuses, le discours que les médias tiennent sur la banlieue et la domination culturelle que la ville-centre exerce sur la périphérie » (Horvath, p. 48). Dans deux romans, ceux de Faïza Guène et de Rachid Santaki, on peut lire une référence critique envers le film *La Haine*. Par le biais de ce film, il est possible d'analyser le discours de la représentation comme présentée par le sociologue Pierre Bourdieu. D'après lui, la ségrégation spatiale est aussi exclusion du discours : ces jeunes n'ayant pas de possibilités pour sortir de la banlieue se sentent exclus du discours. Il est donc bien visible que les textes de la littérature de banlieues sont aussi contestataires et visent à critiquer cette approche en démontrant que la classe dominante a besoin de ces images médiatiques choquantes et deshumanisantes. C'est donc une critique de la représentation et le besoin de se débarrasser d'une image mensongère de l'imagologie des banlieues. D'après Cello : « la posture de ces narrations est donc critique, du fait qu'elles dévoilent au lecteur ce qui se cache derrière les images télévisuelles spectaculaires, et qu'elles n'oublient en revanche jamais qu'il existe une réalité vaste et multiple, parfois dissimulée » (Cello, 2015, p. 173).

Introduction

Ce mémoire vise à enrichir notre connaissance sur la littérature de banlieue dont il analysera certains aspects. C'est un genre relativement neuf qui est né à la suite des émeutes de 2005 dans les banlieues de Paris puis de la France entière mais qui a ses racines dans la littérature beur – dont elle se distingue désormais. Ces événements ont suscité de fortes émotions au sein de la société française et, comme les banlieusards se sentaient désespérés et exclus du discours public, certains d'entre eux se sont décidés à prendre la parole et à écrire des romans au sujet de ces zones nommées « d'exclusion ». La critique a génériquement baptisé la production littéraire et romanesque qui s'en est ensuivi « littérature de banlieue ». Cette littérature de banlieue est importante à analyser puisque les émeutes de 2005 qui l'ont engendrée reflétaient la situation dramatique des cités aux marges des grandes villes ; comme l'écrit Kokoreff le constat est clair : « la violence exprime les frustrations de trente années de déni de reconnaissance des populations vivant dans ces quartiers. Ces dernières sont traitées par les élites comme des « citoyens de seconde zone » » (Kokoreff, p. 77). La littérature devient donc un autre moyen de briser le discours discriminatoire et décrire une réalité plus complexe allant au-delà de la perception stéréotypée colportée par les médias et la classe politique ; elle donne enfin la parole à ceux qui n'en avait pas. La question essentielle pour ces écrivains est celle que formule clairement l'un d'entre eux, Karim Amellal. : « comment passer du statut de témoin à celui d'écrivain ? » (Amellal, 2014, p. 169). La littérature devient un outil apte à rectifier l'image négative des banlieusards et la production romanesque une nouvelle forme de protestation ; elle représente aussi la quête identitaire de ceux qui se sentent tout à fait français mais ne sont pas vus ou considérés comme tels. Ce genre exprime donc la réalité et les frustrations de nombreuses années tout en retravaillant le discours littéraire d'une manière tout à fait remarquable. De ce fait, il ressort que l'ensemble de cette production littéraire peut être analysée

en examinant un certain nombre de points forts qu'elle met en scène : la dimension sociologique qui focalise sur l'urbain, la présence des institutions d'État (école, services sociaux, forces de l'ordre) et la langue spécifique des cités ; le discours médiatique, la description de l'espace et l'ancrage dans la réalité. La reprise narrative de tous ces éléments constitue la particularité de ce genre dans le monde littéraire français.

Cette étude sera donc consacrée à des auteurs qui décrivent la vie quotidienne des banlieues de Paris, ce qui confère à leurs écrits une valeur documentaire et historique. Je me concentrerai sur les années entre 2000 et 2013 avec un accent particulier sur l'histoire contemporaine de cette période qui rend compréhensibles les événements qui ont eu lieu au cours de ces années. Ce mémoire ne vise pas à épuiser le sujet du roman de banlieue mais cherche plutôt à signaler et analyser un nouveau courant dans la littérature française. Pour ce faire, j'analyserai trois livres qui s'inscrivent dans ce genre. Le premier – *Kiffe Kiffe Demain* – a été publié en 2004 par Faïza Guène et a connu un grand succès mondial. Il se distingue des autres livres par le fait qu'elle vise à décrire la vie banale d'une adolescente dans la banlieue qui ne s'oppose pas contre la République française d'une manière si ouverte. Le deuxième livre c'est *Cités à comparaître* publié en 2006 par Karim Amellal. La troisième œuvre qui sera analysée c'est *Flic ou Caillera* publiée en 2013 par Rachid Santaki. Dans ce roman policier, l'auteur revient sur les événements qui ont eu lieu huit ans plus tôt mais il est important de noter que ce retour sert plutôt comme point de départ à l'analyse générale des habitants de ces quartiers défavorisés. Ces trois livres possèdent des traits différents mais s'inscrivent néanmoins parfaitement dans le genre de la littérature de banlieue, ce qui m'a conduit à les inclure dans ce mémoire de maîtrise. Mon but principal est de créer une mosaïque référentielle en mélangeant la sociologie et les études littéraires pour qu'il devienne visible comment la littérature de banlieue illustre la quête identitaire de ceux qui se trouvent en marge de la société. De plus, en se situant elle-même dans les marges littéraires, ce mémoire vise à dénoncer le

discours médiatique et l'omission de cette littérature par les institutions littéraires françaises. À cause de leur critique sévère de la société française, les livres analysés ici ne sont pas perçus comme ils le mériteraient. Pour toutes ces raisons, il est indispensable que ces romans et les sujets qu'ils évoquent suscitent un réel discours critique encore insuffisamment présent dans la recherche en France. En outre, il s'agit d'une littérature qui correspond à la vision de Gefen : « c'est cet imaginaire collectif particulièrement actif depuis le début du nouveau millénaire où la littérature [...] veut réparer nos conditions de victimes, corriger ces traumatismes de la mémoire individuelle ou du tissu social » (Gefen, p. 11). Ce type d'écriture s'inscrit parfaitement dans le genre de la littérature post-moderne en promouvant une fonction thérapeutique plutôt qu'esthétique de l'œuvre narrative qui peut guérir ou, au moins, faire du bien.

Ce mémoire est divisé entre trois parties. La première concerne les aspects sociaux et sociologiques en cherchant à comprendre la divergence littéraire entre les manifestes « Pour une littérature-monde en français » et « Qui fait la France ? ». En outre, c'est aussi la division entre les racines et la nationalité qui est présente dans les trois livres analysés ici ainsi que la manifestation de l'État qui y est vivement critiquée. Le deuxième chapitre se consacrera au sujet des espaces physiques. Grâce aux représentations des bâtiments et édifices qui entourent les personnages, la division entre Paris et la banlieue devient visible et, ce faisant, les auteurs soulignent la ségrégation spatiale, synonyme d'une profonde fracture sociale. La troisième partie est dédiée aux discours tenus par les médias envers les banlieusards. Ce n'est pas seulement le discours anxiogène et stigmatisant qui sera analysé mais aussi les références télévisuelles et cinématographiques qui sont récurrentes dans chaque roman, soulignant ainsi leur fort ancrage dans la réalité.

Chapitre I – Les aspects sociaux

Étant fortement ancrée dans la société, la littérature de banlieue vise à changer la réalité ou à mettre en évidence les problèmes qui sont présents dans les cités et dans la société française. Ce point de vue est aussi partagé par Cello : « des romans dits « de banlieue » [...] ont incontestablement le mérite de sensibiliser les lecteurs aux problèmes sociaux inhérents à la société contemporaine » (Cello, 2011, p. 10). Comme ce genre a émergé d'un événement qui possédait une grande importance politique et a fortement influencé le point de vue des Français sur les cités – à savoir les émeutes dans les banlieues de 2005 qui étaient les plus importantes agitations sociales spontanées depuis Mai 68 – les romans analysés ici mettent en scène la situation de ceux qui sont exclus du discours et se trouvent dans les marges de la société. Puisque ces émeutes ne sont pas survenues sans raison mais étaient le résultat d'années de malentendus et de discrimination, il semble indispensable d'analyser ce moment décisif qui a influencé l'apparition de la littérature de banlieue. Comme l'écrit Karim Amellal, l'un des auteurs qui va être analysé dans ce mémoire : « la littérature n'échappe pas au champ de la contestation sociale. Forme d'expression artistique, elle est aussi, à travers ses histoires et les personnages qu'elle met en scène, un instrument de lutte, ou du moins de résistance » (Amellal, 2014, p. 177).

Plusieurs romans qui appartiennent à ce courant décrivent ainsi une société pleine de dichotomies dans laquelle les différences entre les classes sociales sont mises en évidence afin de critiquer et sensibiliser le lecteur aux difficultés quotidiennes rencontrées par les habitants des cités « à problèmes ». En analysant les sujets abordés par ces écrivains, on remarque qu'il y a plusieurs références à la politique et à la discrimination présente au sein de la société mais, en même temps, leurs romans ne visent pas à adoucir la réalité. Issus eux-mêmes de la banlieue, leur but est de décrire la réalité de la vie des banlieusards et non de l'idéaliser. De plus, c'est la

violence symbolique qui engendre plusieurs sentiments d'exclusion au sein des habitants des cités. Ce terme vient du fameux sociologue Pierre Bourdieu et peut être décrit comme suit :

« Les rapports de force symboliques sont des rapports de force qui s'instaurent et se perpétuent par l'intermédiaire de la connaissance et de la reconnaissance » et que la domination symbolique s'institue [...] lorsque « les dominés ont en commun avec les dominants les schèmes de perception et d'appréciation selon lesquels ils sont perçus par eux et selon lesquels ils les perçoivent. » (Champagne, Christin, ch. 45)

Ainsi, pour bien comprendre non seulement l'émergence de la littérature de banlieue mais aussi les émeutes des banlieues de 2005, il est indispensable de voir plusieurs côtés sociologiques tels que la discrimination, les lieux occupés par des immigrés ou les « descendants d'immigrés ». Dans ce chapitre, il est important de souligner la divergence entre la nationalité et les racines dans deux champs – l'univers littéraire et la réalité sociale. De plus, le deuxième sous-chapitre sera consacré à la manifestation de l'État dans ces quartiers. Qu'il s'agisse des mots du ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy ou des analyses générales de la justice et de la situation politique dans les cités, les romans considérés ici représentent d'une manière tout à fait intentionnelle ce qui se déroule dans les quartiers « à problèmes ». Ainsi la littérature de banlieue fait résonner les voix de ceux qui n'ont pas reçu l'attention des instances officielles et vise à récupérer les territoires des cités pour les réintégrer à la France. En bref, ce sont les marges sociales, identitaires et géographiques qui intéressent les auteurs qui seront analysés dans ce mémoire.

1. Divergence entre la nationalité et les racines.

Le fort ancrage dans la société d'aujourd'hui et dans la réalité, comme il a été annoncé, sont des traits importants pour les auteurs de la banlieue. C'est bien visible dans le manifeste du collectif multi-ethnique « Qui fait la France ? » publié dans *Le Monde* en 2007 dont deux des auteurs analysés sont membres. Comme le décrit Amellal dans son article au sujet du changement, au fil des années, entre la littérature beur et de banlieue : « nous voulions ainsi incarner à la fois une certaine idée de la littérature, contre la domination de l'autofiction, de la prose égotiste, de l'individualisme néobourgeois et du parisianisme, en même temps qu'une démarche plus politique » (Amellal, 2014, p. 178). Il est donc bien visible que les écrivains de ce mouvement ne se retrouvent pas dans le discours centré sur Paris et sont sous-représentés par comparaison aux autres genres littéraires. En cherchant une différente manière d'écrire, les membres du collectif « Qui fait la France ? » veulent enrichir le canon littéraire et en même temps offrir une représentation plus juste à ceux qui se sentent exclus par le monde politique.

Il faut souligner que l'année 2007 était très importante pour ce genre de manifestes visant à élargir l'horizon des éditeurs aux auteurs qui ne viennent pas exclusivement des quartiers privilégiés de Paris puisque c'est aussi l'année où est publié le manifeste « Pour une littérature monde » qui voulait renforcer la visibilité et légitimité de la littérature provenant hors de France, nommée « francophone », sur le marché français. Dans ce chapitre, il nous semble donc indispensable d'analyser, d'une part, la discussion qui se déroule entre les critiques et les auteurs au sujet de la « littérature francophone » et de la « littérature française » et, d'autre part, de montrer la réalité sociale présente dans les romans quant à la nationalité et la langue utilisée. Ces deux voies jouent un rôle important pour les écrivains et pour les personnages de leurs livres et une telle analyse peut donc ajouter un point de vue important pour bien comprendre la littérature de banlieue.

Le premier aspect qui doit être noté comme un trait distinctif d'appartenance sociale aux cités, c'est l'utilisation du verlan, une forme d'argot codé qui inverse les syllabes des mots. La langue utilisée dans les livres de la littérature de banlieue reflète celle du monde réel, de ces espaces urbains défavorisés où des origines ethniques diverses cohabitent. Cello parle d'une certaine mosaïque linguistique qui se distingue de la langue littéraire par : « les pratiques langagières des communautés d'origines diverses, de cultures et de langues non moins différentes, comme l'arabe, le berbère, les langues africaines et antillaises, [...] qui coexistent ensemble, composant ainsi un milieu fortement plurilingue » (Cello, 2011, p. 8). Ce point de vue est confirmé par Karim Amellal qui, dans son article au sujet de ce genre littéraire, considère la littérature de banlieue comme un phénomène révélateur pour la langue et la littérature françaises. Cela veut dire qu'en utilisant la langue orale et des références aux chansons de rap par exemple, elle offre une représentation familière aux personnes en marges de la société qui peuvent s'y reconnaître. Comme l'explique Silou – un personnage qui vient du département de Seine-Saint-Denis dans *Cités à comparaître* : « je suis plus thuné que la moyenne en vocabulaire. C'est vrai que j'ai pas été à l'école autant que les ministres, mais je connais des mots qu'ils connaissent pas » (Amellal, p. 16). L'utilisation du mot « thuné » (qui réfère à l'expression argotique « avoir de la thune », c'est à dire avoir de l'argent) pour parler de la manière de s'exprimer affiche la forte conscience de son parler ainsi que sa fierté de posséder plus de mots que la moyenne. Ainsi cette citation affiche l'importance qu'a cette langue pour ses utilisateurs et comment elle leur permet de se différencier des élites. Bien que ce personnage ne soit pas présent dans l'école, il possède un trait qui le distingue des autres et c'est sa langue. Cela est confirmé par Cello qui remarque que ce processus relève d'une « volonté d'affirmer une identité à l'intérieur du groupe des locuteurs, ainsi qu'une décision marquée de s'auto-exclure devant l'exclusion dont ils font l'objet de la part du monde extérieur » (Cello, 2011, p. 9).

La manière dont ces gens s'auto-excluent du discours sur le plan linguistique mérite donc d'être soulignée. En outre, l'utilisation de cette langue – que le linguiste Jean-Pierre Goudaillier nomme par l'acronyme « FCC », Français Contemporain des Cités – est bien visible dans chaque roman. Ce mélange se compose de : « différents phénomènes langagiers parmi lesquels : l'alternance de langues, la création de formes hybrides, le verlan, ou encore de procédés formels de formation lexicale » (Cello, 2017, p. 2). Cette particularité est aussi visible chez Santaki qui, dans son livre, a même ajouté un trait metatextuel en offrant au lecteur un glossaire où « de nombreux termes et expressions issus des quartiers et utilisés par les jeunes (et moins jeunes) reviennent fréquemment dans *Flic ou Caillera*. D'où la nécessité d'un glossaire » (Santaki, p. 7). Cependant, il n'est pas possible de déchiffrer chaque utilisation de FCC dans les trois livres analysés ici tellement sont-ils nombreux. Presque chaque citation de livres provenant de ce genre relève de ces procédés langagiers, ce qui en démontre l'importance. Les écrivains du collectif « Qui fait la France ? » voient cette langue comme un renouvellement de traditions littéraires non seulement parce qu'elle revient sur la notion de « littérature en miroir » mais aussi en tant qu'exposition de problèmes sociaux dans lesquels ce genre s'enracine. Même si le FCC peut être très vulgaire, sexiste et violent la prise en charge de cette langue dans la littérature de banlieue est un outil nouveau qui une fois de plus dévoile l'originalité de livres de ce courant littéraire.

Un autre trait distinctif de la littérature de banlieue est son appartenance multi-ethnique. Si la plupart des écrivains de ce genre ont la nationalité française, leurs racines restent dans les pays du Maghreb ou les pays africains dont leurs parents sont originaires. Dans le cas des auteurs analysés ici, nous retrouvons le Maroc pour Rachid Santaki – avec une mère française et un père marocain, l'Algérie pour Faïza Guène – avec deux parents qui venaient de ce pays ainsi que pour Karim Amellal – avec une mère française et un père algérien.

Bien que ces auteurs n'aient pas de relations proches avec ces pays, ils connaissent leurs histoires grâce à leurs familles et incluent dans leurs narrations la figure du « bled ». Par exemple, Silou dans *Cités à comparaître* observe sa relation avec la France : « quand on fait tout pour que tu sentes que c'est pas qu'on t'aime pas, mais enfin bon, c'est pas franchement chez toi ici ce pays la France, vaut mieux avoir un autre bled bien accroché dans la tête » (Amellal, p. 107). Il est donc essentiel de voir que ces personnages ne se sentent pas tout à fait acceptés par la société française et concluent que peut-être leurs parents avaient une meilleure situation puisqu'ils avaient le bled où ils pouvaient toujours revenir. Cependant, il est indispensable de voir que ces auteurs ne veulent pas complètement se concentrer sur le sujet de la migration. C'est ce que décrit Amellal dans son analyse sur le passage, pendant ces vingt dernières années, de la littérature « beur » à la littérature « de banlieue » : « l'immigration n'est qu'un sujet parmi d'autres, pas le sujet primordial [...] ces personnages sont à l'image de leurs auteurs : le plus souvent intégralement ici, enracinés dans la France d'aujourd'hui, [...] non plus entre deux mondes, fantomatiques, à la recherche d'une terre ancestrale » (Amellal, 2014, p. 171). Pourtant, bien que ces auteurs soient nés et ancrés dans la France contemporaine, ils sont toujours considérés comme des auteurs « francophones » ou complètement omis par les critiques littéraires.

Il est en effet intéressant de constater qu'à l'inverse de la littérature anglaise, l'enracinement en France n'est pas un facteur primordial pour être classé comme écrivain de littérature « française », même si les sentiments de ces auteurs sont entièrement liés à ce pays. On retrouve le point de vue d'Amellal dans cette citation de Doria dans *Kiffe Kiffe Demain* quand elle aide sa mère avec son illettrisme : « on va lui apprendre à lire et à écrire la langue de mon pays » (Guène, p. 80). L'utilisation de « mon » pays et pas de « notre » dans cette phrase démontre le fait que la situation des immigrés a changé et confirme l'appartenance sociale au pays de naissance de Doria. Cela n'empêche pas cette même héroïne de critiquer sa patrie au

sujet de l'inclusion sociale quand elle écrit : « mais les parents, eux, ils doivent y penser depuis le premier jour où ils sont arrivés en France. Depuis le jour où ils ont fait l'erreur de foutre les pieds dans ce putain de pays qu'ils croyaient devenir le leur. » (Guène, p. 106). Cette citation montre que la nouvelle génération n'a plus d'illusions au sujet de l'intégration de la génération précédente. Bien que l'intégration pour les parents de jeunes issus de l'immigration n'ait pas été une réussite, ces derniers se sentent tout à fait citoyens de la France, tout comme les auteurs analysés ici qui veulent être reconnus comme tels par les institutions littéraires et politiques. La discrimination ethnique dont ils sont victimes par ces institutions sera analysée d'une manière plus exhaustive dans la prochaine partie de ce mémoire.

Par conséquent, il n'est pas aléatoire que les deux manifestes « Qui fait la France ? » et « Pour une littérature-monde en français » apparaissent dans le cadre présenté ci-dessus. Il existe cependant des différences entre ces deux événements. Les signataires du deuxième manifeste étaient en effet, dans plusieurs cas, des auteurs publiés par les meilleures maisons d'édition et déjà récompensés par des prix littéraires importants, pour n'en nommer que quelques-uns : Nancy Huston, Danny Lafférière, J.M.G. Le Clézio ou Alain Mabanckou. Ces auteurs cherchaient à ne plus être exclus de la sphère de la littérature française à cause de leurs racines hors de l'hexagone ; ils voulaient être reconnus écrivains français grâce à la langue. En bref, ils mettaient la littérature « francophone » et « française » sur un pied d'égalité. Même s'ils ont été critiqués par leur choix de terminologie et la notion jugée vague de « littérature-monde », ce manifeste a eu le mérite de commencer un débat (aussi politique) au sujet de cette notion. En revanche, le manifeste « Qui fait la France ? », publié avec le livre supplémentaire intitulé « Chroniques d'une société annoncée », n'a pas suscité d'émotions si fortes. Qui plus est, après la critique sévère d'un journaliste et la réponse vulgaire de Mohammed Razane, l'édition Seuil a décidé d'annuler le contrat pour le deuxième livre.

Dans son article publié dans *Transnational French Studies*, Reek compare ces deux manifestes et souligne leur différence essentielle :

« Although they are both built around a spatial opposition between centre and periphery, the groups highlight two different peripheries: on the one hand, the external French-speaking periphery largely located in France's ex-colonies; on the other, the internal periphery on the edge of France's largest cities. [...] It is in fact the internal periphery – familiar and indigenous – that garners the most resistance from the centre, and in this way has the most to tell us about the dynamics of the publication and reception as well as the changing nature of the French language and cultural expression » (Reek, dans : *Transnational French Studies*, p. 259).

Ceux qui se trouvent à la périphérie des grandes villes françaises sont donc les plus sous-représentés bien que Jean-Marc Roberts, l'éditeur en chef des éditions Stock, ait indiqué qu'après les émeutes de 2005, deux manuscrits sur cinq venaient de la banlieue. Ce qui reste donc surprenant, c'est le fait que les auteurs provenant de banlieue n'ont reçu aucune récompense ou aucun prix littéraire important et ne semblent par conséquent pas avoir attiré l'attention des critiques littéraires en France. Ce point de vue est aussi partagé par Faïza Guène qui, dans plusieurs entretiens, a indiqué que les prix littéraires ne sont pas pour elle : « the big prizes ? Are you crazy? Never, never in my life will I get a prize. That would mean recognising that what I write is literature, that there are intellectuals in the banlieues » (Reek, dans : *Transnational French Studies* 2012, p. 126) et ensuite « it's rare for someone to speak out, especially in a field that's not normally reserved for us. « La littérature française » – I've got no right to touch it! » (Reek, dans : *Transnational French Studies*, p. 259). Ces deux remarques faites par l'écrivaine qui a connu le plus grand succès commercial de tous les auteurs de la littérature de banlieue (26 traductions et 400 000 exemplaires vendus de *Kiffe Kiffe Demain*) démontrent l'écart qui existe entre les institutions littéraires françaises et ces auteurs ainsi que la définition encore très étroite de l'expression « littérature française ».

En outre, il est aussi important de souligner que les éditeurs et maisons d'édition n'ont pas de tactiques très subtiles pour promouvoir ces livres. Pour prendre un exemple métatextuel, sur la couverture de son livre *Flic ou Caillera*, l'auteur Rachid Santaki obtient le titre de « Victor Hugo du ghetto ». D'un côté, la référence à la ghettoïsation est tout à fait réductrice envers les habitants de la banlieue et de l'autre, il n'est pas si facile de deviner un point commun entre Rachid Santaki et le célèbre auteur romantique du 19^{ème} siècle. Cet exemple montre l'incompréhension réservée à ces auteurs par les maisons d'édition et sans doute aussi leur cynisme puisqu'une telle approche leur semble être la bonne pour assurer le succès commercial de ce type de livres. Une telle présentation peut donc influencer négativement l'image de ces écrivains ainsi que leur vision qui enrichit pourtant le paysage littéraire français en offrant un regard différent sur le monde parce qu'issu de sa périphérie :

« Par le fait qu'elle est un miroir d'une autre culture, non dominante, mais excentrée, voire refoulée, cette littérature, oscillant entre le témoignage romancé et la fiction réaliste, est sans doute le produit, l'émanation d'une contre-culture. Par le travail sur la langue qui dévoile – ce qui est le propre de la fonction poétique – de nouvelles significations et un autre rapport au monde, par cette écriture du décentrement, de la bordure, les écrivains dits « de banlieue » sont aussi, peut-être surtout, des écrivains qui récusent tout ce qui provient du centre – centre-ville » (Amellal, 2014, p. 175).

La triste conclusion est donc qu'une littérature qui possède de forts traits distinctifs et possède une valeur littéraire n'est pas jugée par les institutions et critiques comme une « littérature française » et n'est pas si visible dans le monde littéraire. Comme l'écrit Reek : « the writers of the internal periphery remain a lacuna not only in the littérature-monde manifesto but also for the French literary establishment in general » (Reek, dans *Transnational French Studies*, p. 270).

2. Les manifestations de l'État.

L'exclusion dans la littérature de banlieue n'est pas seulement liée à son appartenance à des quartiers nommés « sensibles » à la périphérie des grandes villes mais aussi à l'incompréhension du rôle de l'État et de ses manifestations. Cela veut dire que les habitants ne comprennent ni le rôle des tribunaux ni celui de la police qui est plus violente dans ces quartiers. La discrimination vécue par ces habitants est donc directement liée à leur appartenance à ces quartiers. Quand les personnages des livres analysés ici se trouvent devant des juges ou des policiers, leurs réactions sont caractérisées par l'incompréhension ou une critique sévère. On trouve aussi des allusions aux mots de Nicolas Sarkozy ainsi que des analyses cherchant à comprendre les raisons pour lesquelles les cités sont exclues du discours politique.

L'État est donc bien présent dans ces livres où il se manifeste aussi par l'aide sociale qui est attribuée aux personnes venant de familles modestes. Cela contredit le discours médiatique d'un ghetto ou « no man's land » d'où l'État serait absent. Ce point de vue est partagé par Cello :

« En effet, contrairement aux représentations d'un « No man's land » que les institutions nationales auraient définitivement abandonné en raison d'un danger croissant, ces dernières sont bien présentes dans les romans, non seulement à travers les établissements scolaires, mais aussi les forces de l'ordre et surtout les services sociaux » (Cello, 2017, p. 8).

Il sera donc indispensable d'analyser ces trois axes de la police, des services sociaux et de l'école pour bien comprendre la quête identitaire pour la reconnaissance.

Premièrement, c'est la dimension politique qui doit être abordé ici. Il est important de constater l'importance des émeutes de 2005 qui ont été le catalyseur des frustrations et émotions fortes déjà présentes dans les cités auparavant et qui marquent la naissance d'un nouveau genre, la littérature de banlieue. Pour bien comprendre les raisons de ces événements, il faut mettre en avant la nécessité d'une reconnaissance sociale et identitaire comme l'explique Mucchielli : « il faut probablement voir dans les émeutes de novembre 2005 l'aboutissement d'une quinzaine

d'années au cours desquelles cette revendication s'est heurtée à une fin de non-recevoir, au point d'aboutir à une complète impasse politique » (Mucchielli, Le Goaziou, p. 164). De plus, le fait que Nicolas Sarkozy ait été nommé ministre de l'Intérieur n'a pas amélioré la situation puisqu'il a choisi un discours d'une violence symbolique stigmatisant les immigrés et banlieusards. Cela est bien visible dans son discours prononcé le 20 juin 2005 (cinq mois avant les émeutes) à La Courneuve dans le département de Seine-Saint-Denis après la mort d'un enfant de 11 ans et directement cité dans *Flic ou Caillera* :

« Du matin au soir, ses clients discutent des jeunes de la ville, du ministre de l'Intérieur, de ses propos indignes. Son passage dans la commune voisine de La Courneuve en juin dernier, son très médiatisé **« dès demain, on va nettoyer la cité au Kärcher. On y mettra les effectifs nécessaires et le temps qu'il faudra, mais ça sera nettoyé »** (Santaki, p. 77).

Comme ce livre vise à transmettre de la manière la plus proche possible les émeutes de la banlieue en situant le déroulement de l'action pendant ces événements, le lecteur peut voir comment ces mots ont influencé le point de vue des habitants des cités. L'utilisation de l'ironie et du mot « médiatisé » montre comment Sarkozy a enflammé la situation ; les politiques de gauche de l'époque l'avaient d'ailleurs surnommé le « pompier pyromane ». On retrouve cette référence chez Amellal où le héros principal Silou dénonce, avec les mots de Sarkozy, qu' :« après wallah faut laver au Kärcher pour que ça dégage ces tâches-là » (Amellal, p. 85).

Une fois de plus, il devient apparent que le discours de Nicolas Sarkozy a surchauffé les esprits des habitants des zones « sensibles » qui se sentaient traités comme inférieurs dans la société française. Juste avant les émeutes, ce même ministre dit à l'Argenteuil, dans le département du Val-d'Oise : « vous en avez assez hein, vous avez assez de cette bande de racailles ? On va vous en débarrasser » (25 octobre 2005).

Ces deux discours de La Courneuve et d'Argenteuil ont suscité beaucoup de critiques tant sur le plan politique que par des experts en communication. Ces discours ont confirmé,

d'une triste manière, les recherches préparées pour le ministère de la Ville. Dans ce rapport intitulé « Pour une réforme radicale de la politique de la ville » publié en 2013 qui vise à transmettre et analyser l'exclusion vécue par les habitants, on peut en effet lire :

« Les élus locaux sont quant à eux confrontés à un fossé grandissant avec les citoyens qu'exprime la désaffection électorale. Ils sont par ailleurs peu nombreux à être issus et encore moins à habiter dans les quartiers populaires. Comme les professionnels, ils en connaissent peu la réalité sociale et les codes culturels d'où parfois des craintes du dialogue et des logiques de repli. » (Bacqué, Mechmache, p. 25)

Un tel fossé se retrouve dans les analyses de Mucchielli qui cite les autres dénonciations de Nicolas Sarkozy : « si personne n'explique que la vie n'est pas un produit de consommation, il ne faut pas s'étonner que le sens de la vie ne soit pas le même à La Courneuve qu'à Neuilly » (Mucchielli, *Le Goaziou*, p. 71) ou ensuite : « [ces émeutiers] sont tout à fait français juridiquement. Mais disons les choses comme elles sont : la polygamie et l'acculturation d'un certain nombre de familles font qu'il est plus difficile d'intégrer un jeune originaire d'Afrique noire qu'un jeune Français d'une autre origine. » (Mucchielli, *Le Goaziou*, p. 74). Il s'avère donc que l'énonciation du ministre avait pour but de créer une certaine réalité sociale contre les descendants d'immigrés, ce qui s'inscrit dans la notion de la violence symbolique.

Comme cela est décrit par Bourdieu, le ministre Sarkozy veut imposer un certain point de vue sur les banlieues, point de vue partagé par une grande majorité de la population mais condamné par les chercheurs : « ce sont des expressions qui stigmatisent les jeunes des banlieues, mais qui construisent surtout une réalité sociale » (Mucchielli, *Le Goaziou*, p. 58). La littérature de banlieue et les livres analysés ici, n'ont donc pas pour seul but de démontrer que certaines situations stigmatisent les banlieusards mais aussi de déconstruire le discours politique négatif et les schèmes d'appréciations dans lesquels les banlieusards doivent s'inscrire. Quand cela devient impossible pour eux – par exemple parce qu'ils ne possèdent pas

le capital symbolique nécessaire (au sens de Pierre Bourdieu) hérité à leur naissance ou octroyé par l'État – les politiques trouvent d'autres raisons, par exemple, la polygamie ou l'acculturation. Ainsi Silou n'hésite pas à décrire son désespoir en disant que « nous, on finit toujours à la poubelle » (Amellal, p. 17).

Il ne s'agit donc pas seulement d'un fossé mais d'une grande rupture qui s'est agrandie au fil des années avec le discours stigmatisant. La création de deux classes et l'appartenance à « nous » et « ils » doivent aussi être soulignées dans ce fragment. Ce point de vue est partagé par Didier Lapeyronnie qui a analysé les émeutes du point de vue sociologique :

« L'atteinte à la mosquée et les insultes du ministre ont en quelque sorte « généralisé » le sentiment du « nous » et de son opposition au « eux » non seulement policier mais de l'ordre social. Elles ont confirmé le sentiment d'injustice et amplifié l'émotion générale en « revendiquant » en quelque sorte l'outrage moral, en affirmant violer cyniquement les valeurs fondamentales de la société. L'expérience individuelle devient alors celle d'une domination collective, d'un mépris partagé et d'un outrage qui atteint directement la personne » (Lapeyronnie, p. 442).

La création d'un discours sur les banlieusards conçus comme inférieurs parce qu'ils possèdent un autre sens de la vie par rapport à ceux qui viennent d'une banlieue privilégiée (telle Neuilly-sur-Seine qui est l'une des cinq zones résidentielles dont le niveau de vie médian des résidents et les prix de l'immobilier sont les plus élevés de France) ou parce que leur culture est différente (le cas de polygamie) visent à créer une certaine réalité sociale contre laquelle la littérature de banlieue s'oppose fortement. Il n'est pas étonnant qu'elle s'oppose aussi aux personnages politiques qui soutiennent un tel discours.

Dans *Kiffe Kiffe Demain*, Doria écrit ces mots qui témoignent d'une grande conscience politique : « je me dis que c'est peut-être pour ça que les cités sont laissées à l'abandon, parce qu'ici peu de gens votent. On est donc d'aucune utilité politique si on vote pas [...] Ici on n'a jamais la parole. Alors quand on nous la donne, il faut la prendre » (Guène, p. 97). Ce sujet de

l'abstention apparaît dans le livre pour la deuxième fois ; pour Doria, la situation discriminatoire n'est pas seulement liée au fossé qui s'est creusé avec les politiques, mais aussi au manque d'intérêt des habitants pour la politique. Ce point de vue est confirmé par les données sociologiques sur le taux d'abstentions aux élections : « la Seine-Saint Denis est devenue une terre d'abstention dans les années 1990. Elle détient même le record national du taux d'abstention. [...] L'abstention est donc devenue une donnée structurelle du paysage politique du département » (Subra, Serisier, p. 23). Pour améliorer le discours, il faut donc prendre la parole contre l'image stigmatisante ; cela peut prendre des formes littéraires, mais aussi de formes politiques – comme la participation aux élections. Cela peut stimuler un débat au plus haut niveau et peut influencer positivement la reconnaissance ethnique et politique envers les banlieusards, en évitant de clichés ou stéréotypes. Néanmoins, il faut remarquer que pour le moment : « du côté de l'offre politique, force est de constater sinon l'absence totale, du moins la grande faiblesse d'intégration de représentants de ces populations dans les sections locales des partis politiques classiques et dans les équipes municipales au pouvoir » (Mucchielli, Le Goaziou, p. 170). En plus de dénoncer la violence symbolique consacrée par les media, la mission des auteurs de la littérature de banlieue consiste à exprimer la frustration et les sentiments d'inégalité ressentis par ceux qui se sentent abandonnés par le pouvoir politique et qui se retrouvent dans les marges de la société.

Deuxièmement, ce sont les figures de policiers et de juges qui sont récurrents dans chaque roman analysé ici. Ces deux institutions et services de l'État sont fortement liés parce que leur comportement influence vivement leurs résultats. Pour beaucoup de banlieusards, « the police are viewed as an opposing force that targets and discriminates against the local population rather than as the representatives of justice » (Moran, p. 306). Les auteurs montrent que les banlieusards défavorisés ne comprennent pas le rôle de la justice et des tribunaux mais remarquent que les policiers ne sont pas traités de la même manière que les civils dans les

affaires judiciaires. Cela est un exemple supplémentaire de l'exclusion dans ces cités où les habitants se sentent traités comme inférieurs en comparaison avec ceux qui vivent dans d'autres quartiers moins défavorisés. Cette partie vise à démontrer le rôle négatif et discriminatoire de ces institutions qui représentent l'État dans la littérature de banlieue.

Pour bien comprendre le rôle des agents de police, il faut distinguer leur profil. Dans les cités et les zones nommées sensibles (ZUS – Zones urbaines sensibles qui sont désignés comme les cibles prioritaires de la politique du ministre de la Ville) ce sont plutôt les jeunes policiers sans expérience qui y sont envoyés : « on ne cesse d'envoyer les policiers les plus jeunes et les policiers auxiliaires [...] dans des territoires et auprès de populations qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils cherchent à quitter au plus vite pour se rapprocher de leur région d'origine » (Mucchielli, *Le Goaziou*, p. 122). Cela est aussi bien visible dans le discours de Santaki dans *Flic ou Caillera*:

« Saint-Denis, ce sont aussi de jeunes policiers, envoyés pour se familiariser avec leur métier. Être policier à Saint-Denis, c'est formateur, mais aussi destructeur. Certains s'en sortent. D'autres sont habités par la peur, en finissent avec cette vie étouffante, [...] Saint-Denis ne fait pas rêver les policiers qui arrivent » (Santaki, p. 141).

Le fait que ces fonctionnaires armés sont inexpérimentés et se sentent menacés n'est pas une justification pour leur comportement souvent injuste ou violent envers les citoyens. De plus, comme cela était déjà visible dans la partie consacrée aux politiques, le fait que ces policiers ne sont pas sélectionnés pour leur expérience et connaissance des quartiers des banlieues populaires crée un fossé social et des malentendus qui influencent négativement leur image. On lit ainsi dans plusieurs interviews avec les jeunes de cités :

« La vengeance envers les policiers peut être considérée comme la principale motivation des émeutiers, a fortiori lorsque [...] cette police ne s'est pas contentée de subir la violence des jeunes mais est parfois venue la provoquer (par exemple en se déployant massivement et en multipliant les contrôles

et les provocations verbales dans des quartiers où il n'y avait pas encore eu d'incidents) » (Mucchielli, Le Goaziou, p. 26).

Les jeunes ne se sentent pas protégés par les policiers mais plutôt menacés et discriminés pour leur apparence. De plus, c'est la création de la BAC (Brigade Anti-Criminalité) qui a dégradé l'image de la police dans les cités. C'est une force créée pour intervenir en civil dans les quartiers sensibles et c'est la plus violente de toutes les brigades présentes en banlieue. Ce point de vue est bien visible chez Amellal où Silou décrit que : « la brigade anti-criminalité, les pires racailles que des mères aient mises au monde. Eux c'est les cow-boys et nous on est les bisons. Même pas les Indiens » (Amellal, p. 90). L'usage ironique de la référence au genre de western est intéressant et le fait que les habitants sont déshumanisés pour ne mériter que l'anéantissement systématique réservé aux bisons en dit long sur leur vision des forces de l'ordre. En outre, on remarque une fois de plus la distinction entre le « nous » et le « eux ». Cela est confirmé par Lapeyronnie : « le racisme, le harcèlement et la pression des policiers finissent par créer une sorte de « nous » collectif sur la base d'une expérience commune et d'une opposition au « eux » policier » (Lapeyronnie, p. 437). Ce point de vue souligne à nouveau le sentiment d'être exclus du discours et de n'être pas compris par l'État et ses représentants de l'ordre. S'ajoute à cela un traitement inégal des policiers par les tribunaux par rapport à celui des banlieusards. C'est bien visible dans *Cités à comparaître* où Silou décrit ce sentiment d'injustice : « ça marche aussi comme ça l'égalité dans ce pays. Y en a juste tout en haut de la pyramide de la société inégalitaire française qui sont plus égaux que d'autres » (Amellal, p. 23). Les habitants des cités se sentent donc toujours moins égaux que les autres habitants de la France. De plus, ils ne possèdent pas une grande compétence juridique, ce qui augmente la domination symbolique ; qui est de plus, ils n'ont pas les moyens de payer des avocats capables de les défendre d'une manière efficace. Cela est confirmé par Mucchieli : « la confusion est fréquente entre les différentes institutions et leurs connaissances juridiques sont souvent

rudimentaires » (Mucchielli, *Le Goaziou*, p. 117). Cette confusion est aussi visible chez Amellal où Silou ne comprend ni le terme du républicanisme qui semble être très important pour les institutions judiciaires ni la symbolique qui se cache derrière la figure de la justice – Marianne :

« La République comme il disait le juge, moi je sais pas trop que c'est à part la station de métro et la place où y a la Gay Pride. Marianne ses seins et son cul je les ai jamais vus rouler dans la cité [...] d'ailleurs avec son foulard sur la tête pourquoi elle serait pas un peu musulmane Marianne ? » (Amellal, p. 126).

Une fois de plus, l'auteur de la littérature de banlieue démontre la violence symbolique et l'utilisation de l'ironie renforce ce point de vue. Cela est aussi confirmé par Guène. Doria – un personnage spécialiste des émissions télévisuelles confirme que :

« Moi, j'y connais pas grand-chose à la justice, les seuls références que j'ai dans ce domaine, c'est les épisodes de *Perry Mason*, le grand avocat. Je me rappelle même qu'il y avait un juge qui s'endormait pendant le procès et les gens l'appelaient quand même « Votre Honneur ». J'y comprends plus rien à cette justice pas juste si Youssef va en prison » (Guène, p. 85).

Une fois de plus, c'est l'utilisation de l'ironie qui renforce le message et l'incompréhension face aux juges. À cette incompréhension s'ajoute aussi le fait que certains condamnés dans la prison changent beaucoup : « aujourd'hui il parle de péchés graves, de punitions divines. Avant il s'en foutait un peu de tout ça » (Guène, p. 172). Un tel système peut mener vers la radicalisation dans les prisons. Ce point de vue n'est pas si unidimensionnel puisque, d'après les données fournies par Thomas Léonard, les habitants des cités sont moins bien traités juridiquement que les autres citoyens de la France :

« Ces données permettent également de montrer que, au-delà de différences dans la probabilité d'être jugé devant le tribunal correctionnel selon le territoire, il existe des différences entre

« Maghrébins » et « Européens » quant au mode de révélation de leurs délits, les premiers étant plus fréquemment mis en cause pour des infractions qui dépendent de la « proactivité » policière que les « Européens » » (Léonard, ch. 5).

On comprend ainsi que quelques banlieusards, comme Youssef dans *Kiffe Kiffe Demain*, peuvent se retrouver en prison pour des affaires légères et qu'une telle discrimination peut les conduire à la radicalisation.

À ce sujet, il est intéressant de revenir sur le rôle de la police. Les émeutes de 2005 ont été déclenchées par la mort de deux enfants de 11 ans dans un transformateur où ils s'étaient cachés pour échapper à la police. Leurs familles ont décidé d'entamer un procès impliquant la responsabilité de la police et la non-assistance à personnes en danger. Après 10 ans, les policiers ont été innocentés démontrant, aux yeux des victimes, l'impunité de la police. Pour Yassine Bouzrou, avocat pénaliste au barreau de Paris, la lenteur judiciaire dans ce type d'affaires s'explique par le fait que « les fonctionnaires de police ne sont pas traités comme des justiciables ordinaires. Ils bénéficient de la protection du parquet qui a tendance à être beaucoup plus protecteur que lorsqu'il s'agit d'un citoyen lambda » (Roussey, Arte). Il n'est donc pas étonnant que les habitants des banlieues défavorisées se sentent menacés lorsque les policiers ont recours à une violence pas toujours justifiée puisque ceux-ci ne seront pas traités avec la même sévérité par les tribunaux. C'est la raison pour laquelle la discrimination « est accentuée par l'impression générale de l'impunité dont bénéficieraient les policiers, qui peuvent, de ce fait, aux yeux des jeunes, les priver de tout droit et exercer sur eux un pouvoir sans contrôle » (Lapeyronnie, p. 437). Le constat est donc clair. Les policiers en exerçant une violence symbolique sans contrôle suffisant de l'État semblent être une des manifestations les plus emblématiques et problématiques pour l'exclusion des habitants des banlieues périphériques défavorisées. Cela est confirmé tant par les écrivains de la littérature de la banlieue que par les recherches en sociologie.

L'aide sociale et l'école sont les deux autres aspects qui manifestent la présence de l'État. C'est l'aide sociale qui est visible tout d'abord dans *Kiffe Kiffe Demain*. Grâce à l'utilisation du personnage de Doria qui vient d'une famille modeste privée de père (il a quitté la France pour rentrer au Maroc), le lecteur est exposé au rôle tenu par les assistants sociaux et l'école chez les personnes qui ont besoin de l'aide de l'État. D'un côté, cette héroïne est très reconnaissante envers les psychologues qui leur sont fournis mais elle s'obstine à critiquer les clichés et stéréotypes présents dans leurs discours, évidences de leur domination culturelle. Ce point de vue est aussi partagé par le rapport préparé pour le ministère de la Ville où il est noté que :

« Rares sont les élus et les professionnels qui résident encore dans ces quartiers et le fossé social s'est creusé au cours des dix dernières années et le sentiment d'exclusion de nombre d'habitants est redoublé par l'homogénéité ethnique des agents de la fonction publique territoriale et des salariés associatifs » (Bacqué, Mechmache, p. 30).

Ce fossé est évident dans le discours de Doria quand elle décrit son professeur qui l'a traitée avec pitié. C'est exactement ce qu'elle n'aime pas puisque : « il se la joue prophète sociale il me dit que si j'ai besoin, je peux prendre rendez-vous avec lui... Tout ça pour se donner bonne conscience et raconter à ses potes dans un bar parisien branché comme c'est difficile d'enseigner en banlieue » (Guène, p. 26). D'après cette héroïne les gestes de l'enseignant ne sont pas tout à fait honnêtes car il tire parti de sa situation pour se donner bonne conscience. Doria déteste cela. Elle comprend qu'elle n'est pas riche mais veut néanmoins être traitée comme une personne normale et les gestes de charité la gênent toujours. La même situation s'est passée avec une assistante sociale de la mairie décrite par la narratrice comme « une fout de merde » au nom ironique de Mme Dutruc : « elle avait dit ça avec son air supérieur qu'elle sait trop bien prendre parfois. Je me demande si elle a pas choisi ce métier parce que ça la rassurait de s'occuper de la misère des gens » (Guène, p. 67).

Ces deux descriptions utilisées par Doria montrent que l'aide sociale et le système scolaire gérés par l'État sont nécessaires mais que, lorsque ces agents traitent leurs élèves ou patients avec préjugés, cela entraîne une gêne et un sentiment d'infériorité. C'est encore un exemple qui démontre que les habitants des cités ne se sentent pas compris et ont le sentiment d'être des citoyens de la deuxième catégorie. Cela est confirmé par Cello : « une thématique qui persiste et qui est fortement mise en évidence est le sentiment d'inégalité perçu par les protagonistes qui se sentent des citoyens de deuxième rang » (Cello, 2011, p. 5). En outre, ce point de vue est aussi visible dans les stéréotypes auxquels s'oppose Doria. Un autre agent social qui venait chez elle quand Mme Dutruc avait pris congé a irrité l'héroïne principale : « il a dit à ma mère qu'en dix ans de métier, c'était la première fois qu'il voyait « des gens comme nous avec un enfant seulement par famille ». Il ne l'a pas dit mais il devait penser « Arabes » » (Guène, p. 18). Dans cette citation les clichés et stéréotypes envers ce groupe ethnique deviennent visibles. Doria ne veut pas être catégorisée et considère cette situation comme un autre signe de discrimination ; elle se sent dévalorisée alors qu'elle est tout à fait française. Le rapport sociologique de 2013 qui analysait les discriminations raciales et ethniques en France constate à ce sujet : « en dépit de leur naissance en France métropolitaine, 27 % des descendants de deux parents immigrés entendent souvent parler de leurs origines et ils sont plus du tiers à déclarer ne pas être vus comme Français » (Safi, Simon, p. 256).

Un dernier exemple est celui du proviseur du lycée de Doria. La mère de Doria doit signer une lettre pour expliquer la raison pour laquelle sa fille ne mangerait pas à la cantine à cause du ramadan mais, malheureusement, elle ne sait pas écrire. En conséquence, sa mère a seulement fait un petit signe en guise de signature et Doria a été accusée de falsifier sa signature. Le commentaire de la narratrice, très ironique, démontre une fois de plus qu'elle ne se sent pas comprise : « il doit faire partie de ces gens qui croient que l'illettrisme c'est comme le sida. Ça existe qu'en Afrique » (Guène, p. 13). La narratrice dévoile ainsi l'incompréhension envers les

pauvres et ceux d'origine immigrée et, en comparant le sida à l'illettrisme, démasque les stéréotypes qui sont fortement ancrés dans la société française. En ce qui concerne le milieu scolaire, les constatations de la littérature de banlieue recourent ces faits dans un ouvrage collectif de 2002 intitulé de façon très révélatrice « Les Territoires perdus de la République » qui traitait des discriminations relatives au racisme, sexisme et antisémitisme à l'école et dont les témoignages dévoilaient un malaise profond à la fois social, culturel et identitaire dans l'enseignement français.

Le fait que Doria s'oppose très directement à tous les aspects de discrimination et ségrégation raciales en décrivant plusieurs acteurs – deux agents sociaux, un professeur et un proviseur – montre les deux faces de l'aide sociale et scolaire offerte par l'État. D'un côté, elle est très reconnaissante car, grâce à l'aide de l'État, son état psychique s'est amélioré mais, d'un autre côté, elle dénonce les stéréotypes qui sont plusieurs fois à la base de situations inconfortables pour cette héroïne et sa mère. Comme l'écrit Cello : « nous considérons les œuvres ici étudiées comme révélatrices de notre société et dévoilant des conditions sociales qui restent encore peu ou mal connues » (Cello, 2015, p. 174). Grâce à *Kiffe Kiffe Demain* un autre point de vue sur l'aide sociale est présenté et il serait utile que l'État le prenne en considération quand il vise à aider les familles pauvres mais aussi dans certaines situations de stigmatisation ou de violence symbolique.

Pour conclure ce sous-chapitre il est nécessaire de souligner le rôle social de ces écrivains qui, grâce au réalisme de leur écriture, rectifient et nuancent l'image des espaces urbains défavorisés en les ré-ancrant dans le territoire français. Leurs romans peuvent donc informer, voire éduquer, le lecteur :

« En dévoilant ce qu'il y a de plus factuel, complexe et subtil dans la quotidienneté de ces territoires, elles ont le mérite de réorienter l'image couramment proposée d'une banlieue dangereuse et violente, stimulant un débat et une réflexion la plus ample et approfondie possible, en permettant de

repenser la situation et la question des habitants des périphéries françaises, en les montrant non pas comme à l'écart, « à part », mais en tant que « part » de la communauté nationale » (Cello, 2017, p. 9).

Pour améliorer la situation vis à vis des trois institutions considérées plus haut, il est indispensable que l'État s'ouvre aux gens qui habitent dans des quartiers nommés « sensibles » et les voient en tant que citoyens français et pas seulement comme des immigrants qui incitent à la violence. Sinon le constat de Mucchielli perdurera et les habitants des périphéries conserveront un rapport ambigu envers les institutions d'État ainsi que leur lieu d'habitation :

« Dès lors, il n'est pas étonnant que les habitants développent fréquemment des relations ambivalentes à des institutions (services sociaux, services administratifs, école, police) qui renvoient une image négative de soi (sentiments de dépendance, d'infériorité, voire de mépris, de suspicion et de violence) » (Mucchielli, Le Goaziou, p. 33).

C'est exactement le but social que défendent les écrivains de la littérature de banlieue analysés ici.

Chapitre II – Les espaces physiques

La littérature de banlieue étant très ancrée dans la réalité et les quartiers nommés sensibles place ses personnages dans un certain décor urbain, c'est-à-dire dans les banlieues dégradées, pleines de béton et grisaille. Pour bien plonger dans ce monde, il est indispensable d'esquisser l'histoire de ces zones qui sont aussi nommées par certains chercheurs « zones d'exclusion ». C'est dans les années 50, juste après la seconde guerre mondiale, qu'un nouveau type de bâtiments est né. Il s'est en effet avéré nécessaire de construire rapidement et à bon marché afin de remplacer les milliers d'immeubles détruits pendant la guerre ainsi que pour faire face à l'explosion démographique liée à la période des Trente glorieuses et à l'augmentation de l'immigration en France pendant cette période. Certaines banlieues parisiennes étaient devenues des bidonvilles où la population locale et celle issue de l'immigration se côtoyaient ; les pouvoirs publics ont dû intervenir et cela a résulté en un grand projet pour détruire les vieilles baraques et bâtiments vétustes et les remplacer par de grands ensembles. Les HBM (Habitation Bon Marché) sont devenus des HLM (Habitation à Loyer Modéré) et l'ANRU (l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine) s'est vue octroyer un rôle prioritaire par les responsables politiques. Bien que les banlieues aient changé de visage dans toute la France, ce sont les banlieues parisiennes qui ont connu la plus grande intensité de travaux. Pour les seules années 60, sur 100 000 bâtiments construits dans le pays, 60 000 ont été bâtis dans la région parisienne (A. Fourcaut, F. Bourillon). Cela démontre l'énormité de cette opération et, de plus, le rapide changement du paysage de ces zones transformées en cités où prédomine le béton. En outre, il est aussi important de souligner que cette région a la plus grande concentration de bâtiments construits dans les années 1960-1970. Pendant ces années, il était indispensable de bâtir le plus vite possible afin que les habitants trouvent un logement le plus tôt possible. Ces bâtiments n'étaient donc souvent pas de bonne qualité et n'ont pas

résisté à l'épreuve du temps. De plus, en raison du nombre de ces édifices, il est difficile de les rénover à un rythme suffisant ; cela explique qu'un grand nombre soit dans un état délabré.

C'est ainsi que cette banlieue est aussi présentée par les auteurs de la littérature de banlieue qui se sentent accablés par la grisaille et la détérioration : « dehors, il faisait gris comme la couleur du béton des immeubles et il pleuvait à très fines gouttes, comme si Dieu nous crachait dessus » (Guène, p. 70). Puisque ces HLM sont gérés par les institutions publiques, leur sort dépend des changements de la politique de la Ville et du budget destiné à la rénovation souvent revu à la baisse. En outre, d'après le journal *Libération*, et l'article publié en 2005 avec le titre « Logement : le SOS de la Seine-Saint-Denis » en 2005, les HLM du département de Seine-Saint-Denis représentaient 37.5% des HLM présents sur tout le territoire français dans lesquels vivaient 216 000 ménages. L'Île-de-France (qui comporte huit départements dont la Seine-Saint-Denis) était aussi la région française avec le plus grand nombre de HLM sur son territoire (21.6% de tous les HLM d'après les données de l'Union Sociale pour l'Habitat). Ces données confirment la grande concentration de ces édifices en région parisienne et l'on peut imaginer les sérieux problèmes liés à l'entretien de ces immeubles construits massivement et à la va-vite.

C'est dans ce cadre vétuste que se déroulent les romans de la littérature de banlieue. Comme le décrit Amellal dans l'article au sujet de ce genre : « ces personnages sont à l'image de leurs auteurs : le plus souvent intégralement ici, enracinés dans la France d'aujourd'hui, dans son béton, dans sa déprime, dans sa grisaille ou sa violence » (Amellal, 2014, p. 171). L'analyse des espaces physiques s'avère donc très importante, bien que tous ces romans soient situés dans le département de Seine-Saint-Denis, le fameux « 93 » en langue populaire, un code postal lourdement connoté dans l'imaginaire français. Ces représentations seront analysées grâce à la géopoétique introduite dans le discours critique par Kenneth White et étudiée par la chercheuse polonaise Elżbieta Rybicka. La tâche fondamentale de cette théorie est « d'étudier les

représentations, de découvrir les traces géographiques dans la littérature, mais aussi de poser des questions sur ce que les œuvres littéraires font – dans le cadre de la poétique et de la poïétique – avec ce lieu ou cette région » (Rybicka, p. 93, traduction – M.B.). La notion de la poïétique était déjà présente dans le discours de Platon et signifiait faire apparaître, passer du non-être à un être. Dans ce mémoire cette notion sera utilisée comme enrichissement du discours créant une certaine réalité littéraire grâce aux références aux bâtiments, aux matériaux et à leur environnement urbain.

Dans cette perspective, le premier sujet qui doit être abordé dans ce chapitre est celui de la division ou fracture entre la banlieue et la métropole. Il est ainsi intéressant de noter que même le code postal peut être une source de discrimination envers ces habitants. Qui plus est, comme il a été déjà noté dans le premier chapitre de ce mémoire, les cités se trouvent dans les marges. Bien qu'elles soient proches de la métropole, elles ne font ni partie de Paris ni de la campagne. Le fait de se trouver aux frontières influence fortement les personnages de ces romans. Le dernier sujet analysé ici sera celui de la ségrégation sociale ressentie par les habitants et les écrivains qui se visualisent par l'état terrible de la banlieue. Ces auteurs visent à démontrer la réalité sociale dans laquelle vivent les banlieusards et il est donc nécessaire de voir que : « le roman urbain ne cherche pas à dépayser le lecteur en lui présentant un « ailleurs » » (Horvath, p. 32), mais ce qu'il y a de plus factuel et proche de lui, même s'il n'est pas conscient de l'existence de ces espaces.

1. La division entre la ville et les cités de banlieue.

En premier lieu, il est important de noter que les limites des villes peuvent créer une certaine division entre les habitants de celles-ci. Ces frontières ne sont pas seulement marquées par des boulevards et des rues, mais peuvent être aussi vues comme des divisions présentes dans l'imaginaire. C'est exactement le cas pour les banlieues puisque l'analyse « de ce qui n'est ni ville ni campagne, de ce qui fait néanmoins frontière » (Chaulet Achour, p. 2) est très important pour bien comprendre la stigmatisation présente en France : « la littérature elle, va au plus brûlant, au plus désespérant, au plus problématique et enrichit l'imaginaire commun, de l'indicible de ces lieux stigmatisés » (Chaulet Achour, p. 2). Les cités se trouvent donc dans les marges et leur population ne vote pas autant que dans les autres régions de France ; elles sont dans plusieurs cas exclus du discours médiatique et l'aide dont elles ont besoin n'est pas si facile à recevoir. C'est un point de vue partagé par Amellal qui écrit dans son article au sujet de la littérature de banlieue : « tous ces auteurs ont en commun de raconter des histoires qui se déploient dans le clair-obscur de la périphérie, un monde entre ombres et lumières, un entre-deux ni dans la ville ni au-delà » (Amellal, 2014, p. 176).

C'est exactement le cas, par exemple, de la maman de Doria qui vit avec sa mère à seulement une dizaine de kilomètres de la tour Eiffel mais n'a visité ce monument pour la première fois que 20 ans après son déménagement. La réaction de cette dame âgée était que cette tour doit être deux ou trois fois plus grande que son bâtiment de Saint-Denis et que : « notre immeuble et la cité en général, ils suscitent moins d'intérêt auprès des touristes » (Guène, p. 125). La distinction entre Paris et ses banlieues est donc marquée très nettement. De plus, la mère de l'héroïne principale, en voyant le monument le plus connu de France, le compare en grandeur au HLM dans lequel elle vit. On comprend, par extension, que les bâtiments de la banlieue deviennent le seul point de comparaison pour cette grande proportion de personnes immigrées qui ne connaissent pas d'autre réalité que celle de cités ; ils ne peuvent

comparer les monuments qu'à leur propre expérience. Cela démontre l'enfermement dans lequel se trouvent les banlieusards travailleurs qui n'ont pas, ou ne prennent pas, le temps de découvrir l'espace extérieur à leur habitat ; un enfermement tant spatial que mental derrière le mur invisible qui sépare les banlieues des villes, pourtant si voisines. C'est aussi le cas de la maman de Doria qui n'a voyagé à Paris, si proche, qu'après avoir obtenu son premier congé après 20 ans de travail. Par conséquent, il est important de souligner que comme l'analyse Horvath : « les banlieues mises en scène dans les romans du corpus sont séparées du centre par une frontière symbolique plutôt que par une distance réelle » (Horvath, p. 43). Cela se trouve confirmé par Silou qui dans *Cités à comparaître* exprime sa désespérance :

« Ils ont joué Lego avec nous les politicards. Ils nous ont mis de la superglu sur le cul pour pas qu'on se tire de là. Alors nous on a commencé à se tirer dessus, à tirer partout, à tirer sur tout pourvu que ça bouge. Mais ça a jamais bougé, putain. Tout ça c'est du gâchis. Ça fout la rage et ça donne envie de tout cramer, tout, tout. Tous ceux qui sont pas comme nous, tous ceux qui sont ailleurs, tous ceux qui ont pas le cul collé sur des dalles de béton » (Amellal, p. 14).

Dans cette citation, il est possible de voir la frontière symbolique signalée par Horvath. Les expressions « le cul collé sur des dalles de béton » et « tous ceux qui sont ailleurs » créent un certain fossé et un sentiment d'inégalité. Condamnés aux dalles de béton par les « politicards », les habitants des cités sont aussi situés plus bas sur l'échelle sociale que ceux qui se trouvent « ailleurs ». Ce point de vue est partagé par Rybicka pour qui :

« L'espace et le lieu, dans le cadre de la géopoétique, ne sont donc pas compris comme un thème ou comme une catégorie de la composition de l'œuvre, un élément du monde présenté. Ils sont plutôt [...] un cadre, un outil et un problème. Mais aussi un domaine dans lequel la littérature, sous diverses formes, circule, avec lequel elle interagit d'une manière créative, et dans lequel elle constitue un guide particulier, mais précieux » (Rybicka, p. 12, traduction – M.B).

Ces correspondances sont importantes puisque, grâce aux espaces physiques, le lecteur peut être guidé dans un monde qu'il ne comprend pas vraiment et qui, grâce à la littérature de banlieue, peut devenir plus compréhensible. Il s'avère donc que la fracture ville/banlieue peut être vue comme une frontière symbolique mais ces écrivains nous donnent aussi quelques traits pour visualiser les frontières réelles entre Paris et ses environs. Comme l'écrit Horvath : « lorsqu'un roman s'intéresse à un quartier, il doit tout d'abord le définir, marquant avec précision ses limites géographiques » (Horvath, p. 59). Santaki évoque cette exacte division entre Paris et Saint-Denis :

« Saint-Denis se divise en trois zones. La première partie, historique. [...] La seconde partie, son bassin économique [...]. La troisième zone enfin, c'est son côté obscur. La frontière invisible entre le Saint-Denis qui réussit et celui qui survit se situe à la Porte de Paris. Le boulevard Marcel Sembat vous mène tout droit dans les bas-fonds de la zermi. Ses toxes, ses drogues. Ses crasses, ses puanteurs. Chassés de Paris, réfugiés dans des squats. Les centaines d'oubliés, dépendants au dérivé de cocaïne, s'entassent, inhalent la mort pour embrasser quelques minutes de bonheur » (Santaki, p. 139).

Non seulement la division entre Saint-Denis et Paris, la périphérie et le centre, est très nette mais l'auteur évoque aussi les frontières entre zones au sein même de Saint-Denis. L'expression « c'est la zone » fait d'ailleurs référence en français à un endroit sinistre où tout est mal construit et mal entretenu. L'auteur utilise aussi le verlan pour mettre en avant la misère – « zermi » – qui y règne. On remarque aussi la relocalisation géographique et le parcours des toxicomanes. Ils sont chassés de Paris et leur seule solution c'est de squatter à Saint-Denis. Comme l'explique Lochard :

« Un regard comparatif avec des pays similaires montre en effet à quel point le regard social et médiatique sur ce territoire est fondamentalement conditionné en France par une culture urbaine structurée par l'opposition centre/périphérie et dans laquelle « la banlieue n'a pas droit de cité » » (Lochard, p. 817).

Les éléments qui ne sont pas bienvenus à Paris se retrouvent donc en banlieue, ce qui a pour conséquence que les cités jouent, symboliquement, le rôle de poubelles de la capitale, toujours inférieures dans l'imaginaire populaire où elles sont peuplées par les toxicomanes rejetés par la ville de lumière. Ce point de vue est confirmé par Cello qui décrit : « le problème qui en résulte est que cette fracture géographique entraîne inévitablement une fracture sociale, parce que la banlieue n'est pas considérée comme un endroit à part entière appartenant à la France, mais séparée » (Cello, 2011, p. 5). Cette fracture sociale est aussi signalée par Santaki qui, dans *Flic ou Caillera*, démontre une certaine discrimination par le code postal :

« La misère humaine, l'argent ont en commun un code postal : 93 200. Ses cités avec leur population exposée à la précarité. Des parents ouvriers, des enfants aux chances bridées. Les quelques réussites s'échappent de la ville, les restantes donneront de leur temps aux habitants en difficulté, dans l'aide au devoir ou la culture. Utopie. Une minorité cherche fortune dans des combines, le deal, les chouarra, les bizz en tous genres. Des jeunes déterminés à briller, à faire du billet pour exister. Saint-Denis, c'est une population de l'autre côté du périph, des centaines de nationalités et cultures différentes. Saint-Denis, c'est beau et c'est moche. Saint-Denis, c'est des vieux et des mioches » (Santaki, p. 141).

Il est visible dans cette citation que la banlieue n'est pas tout à fait unidimensionnelle mais doit être vue dans toute sa diversité. Néanmoins, le fait que « la population est exposée à la précarité » et la référence à « une population de l'autre côté du périph » présentent cette fracture qui s'est creusée entre la cité et la métropole. En outre, il est indispensable de voir que ceux qui s'échappent de la banlieue sont vus comme ceux qui ont réussi. Les cités sont donc les lieux d'où on veut fuir parce qu'elles n'offrent qu'un choix entre précarité et/ou illégalité, vols et trafic de stupéfiants attirant nombre d'individus sans scrupules cherchant à s'enrichir aussi vite que possible. Cela est aussi analysé par Silou qui voit dans les banlieues des forces destructrices qu'il compare aux drogues :

« Comme si la dépendance de la merde en barres de béton et de bitume qu'on a autour de nous depuis notre naissance, elle était pas aussi crasseuse que celles des barres de shit et des tours de kif. Mais personne en parle du béton qu'on chauffe depuis toujours. Comme si on l'avait coulé dans le silence. C'est pourtant la cité qui accouche des bébés camés, pas le contraire. La cité, elle avale tout sur son passage. Même les rêves y passent aussi. Les barres aspirent l'espoir et l'enferment dans un réservoir. Pas de pitié pour les crevards. On naît dedans et puis voilà, bam, on est accro pour la vie [...] quand on regarde en l'air y a jamais d'étoiles, y a que des putains de pigeons qui nous chient sur la gueule » (Amellal, p. 46).

Les habitants des cités se sentent donc différents des autres citadins de France. L'utilisation de la figure de la cité qui accouche de bébés accros est très significative parce qu'à double entente : ces bébés seront accros pour la vie tant à la cité qu'à la drogue ; cela montre comme il est difficile d'en sortir et à quel point sa force est destructrice. De ces citations il ressort que : « les cités, cumulant de multiples désavantages, constituent un habitat non seulement dégradé mais également dégradant pour leurs résidents qui ont d'ailleurs rarement choisi de leur plein gré d'y vivre » (Horvath, p. 46). En outre, le fait que le bitume et le béton se trouvent dans cette citation ouvre une autre voie d'interprétation qui va être analysée dans le deuxième sous-chapitre ci-après.

2. Ségrégation spatiale.

L'étude de la fracture entre les cités de la banlieue parisienne et la capitale a montré qu'elle engendrait une ségrégation sociale qu'il nous semble important d'analyser. Avant les émeutes de 2005, la littérature de banlieue était nommée par les media la « nouvelle vague du bitume ». Comme l'explique Le Breton : « le marqueur socioculturel ethnique des années 1980 et 1990 se voit remplacé par un marqueur socioculturel géographique que la presse nomme la « nouvelle vague du bitume » » (Le Breton, p. 2).

Cela est bien visible dans les romans qui nous occupent où plusieurs représentations plutôt pessimistes de ces territoires sont présentes. Ce qui est le plus récurrent c'est l'image du bitume, du béton et de la dalle qui se trouvent dans des états terribles dans ces romans. Comme le décrit Silou en analysant sa descendance : « ça fait mal de nager dans le béton mais le béton et moi on est des vieux potes. Des amoureux même, tellement ça fait longtemps qu'on se chauffe » (Amellal, p. 11). Cette citation montre comment les personnages de ces romans voient l'architecture de la cité. Ils sont tellement ancrés dans le bitume qu'ils se sentent réchauffés par lui depuis les premières années de leur enfance. Bien qu'ils sachent que ça fait mal d'y nager, ils n'ont pas d'autres choix et ils acceptent la réalité dans laquelle ils se trouvent. Silou ne connaît pas son père et se sent tellement lié à la cité qu'il dit que : « toute la cité c'était mon père. Même le béton qui m'a vu naître a dû chauffer ma mère un jour lui aussi » (Amellal, p. 29). Le béton se trouve donc métonymiquement utilisé avec la banlieue. Les personnages trouvent ce matériau de construction si envahissant dans leurs environnements qu'il n'a que des connotations négatives et s'identifie à l'image de leur enfance et de leur lieu d'habitation. Comme le remarque Silou, le béton, infertile, interdit le bonheur et la croissance : « si mes racines avaient pas été dans le béton, j'aurais été un beau gosse qui fait des gosses avec la meuf qu'il kiffe » (Amellal, p. 124). Le béton est une force destructrice qui entoure et détruit les personnages comme le montre Silou avec une comparaison tout aussi touchante que

convaincante : « c'est vrai qu'on peut pas bien élever de gosses dans le coin où j'ai grandi : c'est comme les fleurs, ça pousse mal dans le béton » (Amellal, p. 105).

Le béton et la grisaille des cités manifestent un état général de déchéance auquel les habitants ne peuvent échapper ; le manque de perspectives est aussi dur que le béton qui les entoure. Ainsi : « la littérature fournit le langage et les façons de voir nécessaires pour comprendre les territoires « silencieux » et « sans nom », et c'est par la littérature qu'ils acquièrent un sens » (Rybicka, p. 133, traduction – M.B.). L'utilisation de la métaphore des fleurs qui poussent mal dans le béton ainsi que la réflexion sur les racines de Silou dans la banlieue montre que le matériau qui entoure les personnages pénètre leurs âmes en les déshumanisant, ce qui s'inscrit parfaitement dans la notion proposée ci-dessus par Rybicka. Cela se confirme avec la discrimination présente dans le premier chapitre. Les espaces physiques qui entourent les personnages deviennent donc de forces destructrices qui peuvent jouer un rôle de ségrégation sociale. A ce propos, la professeure de Sciences Po Mirna Safi et un chercheur de l'Institut national d'études démographiques (INED) ont analysé le rapport fait dans les années 2008-2009 par l'INED et l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) au sujet de la diversité des populations en France. Les résultats s'avèrent révélateurs en ce qui concerne la discrimination vécue par la population de la banlieue :

« On pourrait faire l'hypothèse que, dans ce cas, c'est la localisation géographique ou le quartier qui viennent se substituer à l'origine en tant que fondement supposé des discriminations ressenties. Il s'agirait ainsi d'une forme de territorialisation des discriminations vécues par ces populations » (Safi, Simon, p. 264).

La discrimination vécue par les héros de nos romans et par les habitants des cités en général est en effet territorialisée comme nous l'avons déjà vu dans le sous-chapitre précédent ; cela dépasse aussi le sujet abordé en ajoutant l'aspect visuel et une forte liaison avec la géographie et pas seulement l'imaginaire. Cela se trouve confirmé par Guène et Amellal. Dans

Kiffe Kiffe Demain l'héroïne principale – Doria – lie son appartenance sociale et territoriale aux sentiments d'inégalité quand elle apprécie l'aide d'une assistante sociale : « elle te prend toujours au sérieux, même quand tu fais un immeuble HLM en pâte à modeler mauve » (Guène, p. 49). Cette appréciation confrontée avec le sentiment d'inégalité semble révélatrice au sujet de la discrimination. Doria comprend qu'elle peut être vue par cette assistance comme inférieure puisqu'elle vit dans un HLM dégradé mais elle est quand même prise au sérieux. Un autre point de vue est présenté par Silou qui analyse l'histoire de la Palestine. Après avoir vu un programme télévisé et une discussion avec une personne juive, il analyse la situation de ce pays :

« L'histoire du mur ça ressemble grave à celle de ma cité. Je crois que dans tous les coins où c'est la merde y a du béton pas loin. Alors le bled des Palestiniens, c'est juste une grande cité enfermée dans un mur. Exactement comme on est nous. Sauf qu'ici y a moins de tanks mais je suis sûr qu'y a autant de misère dans la tête » (Amellal, p. 96).

La comparaison de la cité avec la Palestine qui est décrite par les politiques venant de ce pays comme un territoire occupé par Israël semble grave dans la bouche de Silou mais elle décrit un sentiment général et est utilisée plusieurs fois dans le discours autour des émeutes de 2005. En outre, une fois de plus le béton est juxtaposé à la merde et à la misère humaine tant physique que mentale, ce qui révèle le sentiment d'être enfermé dans les cités et d'être discriminé par les autres. Ainsi il est possible de voir comment la figure du béton connote et révèle les états d'âme des personnages des romans analysés ici tout en influençant la réception.

De plus, cette citation met en avant un autre sujet important, à savoir l'enfermement dans lequel se trouvent ces habitants des cités. Comme il a déjà été remarqué à plusieurs reprises, certaines dichotomies sont présentes dans ces œuvres pour bien démontrer le fait de se sentir exclus du discours et de la société. La disjonction entre « nous » et « ils » est la plus

apparente. Pareillement, l'analyse de Serena Cello découvre d'autres divisions présentes dans ces romans :

« Nous constatons également à plusieurs reprises la présence d'un rapport ambivalent avec cet espace, connoté par une relation dichotomique portant sur [...] l'espace – « dedans / dehors » – ainsi que sur la lumière – « obscurité / lumière ». Tout d'abord, parmi les lieux sombres, internes, clos qui sont narrés, nous trouvons les caves et les prisons. Les premières reviennent constamment dans les romans » (Cello, 2017, p. 3).

Ce point de vue est partagé par Silou, non seulement parce qu'il a été enfermé en prison, mais même avant d'écrire à ce sujet, il n'hésitait pas à désigner les points communs entre la banlieue et son sentiment d'être « enfermé dehors » : « les cités je vois pas la différence avec des prisons en plein air. On met juste du ciel entre les tours pour camoufler la misère » (Amellal, p. 109). Une fois de plus c'est l'utilisation de la figure de la misère humaine qui est utilisée pour décrire l'état d'esprit des banlieusards des cités. Dans l'univers de Silou, les cités sont des lieux d'où on ne peut pas sortir, où l'on est enfermé comme dans une prison. La distinction d'un ciel qui n'est pas visible d'une cellule de prison ne constitue pas une vraie différence pour ce héros principal de *Cités à comparaître*. Cela est confirmé par une autre citation dans laquelle ce même personnage constate qu'il n'y a pas de différences entre être emprisonné et être libre :

« Il s'est barré en me disant bonne chance pour la zonzon, que j'y serai bien parce que ça pouvait pas être pire que là d'où je venais avant d'être un dangereux terroriste international lié à Al-Qaïda [...] et il avait raison en plus, c'est vrai que c'est pas pire que là où j'étais avant » (Amellal, p. 175).

Ici, la similitude est encore plus nette puisque le juriste lui souhaite bonne chance en prison (zonzon) en le rassurant que ça ne pourra pas être pire que là d'où il venait, à savoir une cité défavorisée où il est soi-disant devenu un terroriste d'Al-Qaïda. En même temps, le lecteur connaissant les origines de Silou voit l'ironie et l'humour de cette situation en comprenant que,

pour ce personnage, c'est justement la prison qui offre un meilleur lieu de vie que la banlieue d'où il vient. Il est donc nécessaire de souligner que la dichotomie entre « dehors/dedans » se trouve brisée par la figure d'être « enfermé dehors », c'est à dire dans un lieu d'où il n'est pas possible de sortir, entouré par le béton comme par clôture sans fin.

Une autre dichotomie notée par Cello est celle de la division entre « obscurité/lumière » qui n'est pas si visible au premier coup d'œil mais qui existe bien dans le discours de Silou. Ainsi, quand ce personnage voyage pour voir sa mère pour la dernière fois, il note que : « quand on est arrivé on faisait pas la différence entre le ciel et les immeubles. Tout était gris » (Amellal, p. 131). Il est possible de voir ici que la grisaille qui entoure ce personnage est totale. Il n'y a plus de couleurs fortes, primaires, ou vives, il y a seulement la grisaille qui n'est qu'un mélange de noir et de blanc que beaucoup ne considèrent même pas comme une « vraie » couleur – le gris n'est en effet ni une couleur primaire, secondaire ou tertiaire et n'a pas de couleur complémentaire. Il symbolise dans nos romans cet entre-deux mal défini ; le statisme, la misère et le désespoir sont ainsi caractérisés par un manque de couleurs. Comme tout est gris ce manque d'opportunités, lié aux fissures dans le béton et la dalle présentent un point de vue très pessimiste sur la condition des habitants des cités mais aussi sur leurs perspectives. Quant s'ajoute à cela l'image des dégradations, on comprend comment ils peuvent se sentir exclus. Pour les auteurs analysés ici ce sont les dégradations dans les immeubles qui représentent l'impuissance de la France et l'exclusion de pauvres. Comme le décrit Silou : « on dit que la France c'est une puissance dans le monde mais j'y crois pas. C'est du mito, c'est du vernis pour épater la galerie. La puissance en tout cas on la ramasse pas dans les cages d'escaliers pourries des tours des pauvres » (Amellal, p. 132). Une fois de plus, c'est la ségrégation spatiale qui fait que les banlieusards habitant des cités défavorisées ne peuvent pas tout à fait faire confiance à la France qui, bien que se présentant comme une puissance mondiale, ne peut même pas assurer des conditions de vie convenables à ses citoyens les plus pauvres. La juxtaposition de ce constat

avec le vernis qui épate la galerie donne aussi un autre point de vue sur cette situation qui s'avère plus complexe qu'on ne le pense. Comme l'expression « épater la galerie » est utilisée pour définir une situation dans laquelle quelqu'un vise à attirer l'attention sur soi-même, la France s'avère un pouvoir qui n'est pas si puissant en ce qui concerne la situation des plus pauvres. Comme l'écrit Cello :

« Ce qui unit ces jeunes est le fait que presque tous sont nés ou ont vécu dans les quartiers pauvres et difficiles des banlieues françaises et, à travers l'écriture, ils veulent mettre en lumière les aspects d'inégalité présents à l'intérieur de la société ainsi que donner une plus grande attention aux gens qui vivent aux marges de la société » (Cello, 2011, p. 4).

Cette citation montre que les auteurs de la littérature de banlieue visent à transmettre leur vérité de la manière la plus simple et prosaïque possible. L'exemple banal de Silou fait résonner son point de vue et, en juxtaposant le lieu occupé par la France dans l'arène mondiale avec les dégradations dans les immeubles des cités, il montre comment cette puissance abandonne ses propres citoyens à l'oubli en les discriminant. Cela rappelle avec force le titre du livre de Xavier de Jarcy consacré aux banlieues et quartiers populaires : « Les Abandonnés » (2019).

Pour conclure, la cité est non seulement cet univers de béton qui entoure les personnages des livres analysés ici, mais devient un vrai point focal pour l'analyse de la discrimination et ségrégation tant spatiale que sociale. Cela est confirmé par Horvath pour qui la littérature de banlieue visualise : « de faire de la ville le véritable point focal, voire le protagoniste du récit » (Horvath, p. 17) et c'est exactement le point qui la différencie d'autres genres littéraires avec ancrage dans la société. L'analyse des espaces physiques faite dans ce chapitre est donc nécessaire pour bien comprendre la diversité et l'importance de la littérature de banlieue dans le monde contemporain. L'espace physique y joue un rôle déterminant en provoquant un sentiment d'enfermement et d'exclusion. Le béton et l'état vétuste des cités font aussi résonner

la force destructrice de la cité d'où il devient presque impossible de fuir. Grâce à l'utilisation de la notion de géopoétique il est possible de retrouver : « une sorte d'espace intermédiaire dans lequel prend place l'interaction et la circulation entre deux forces causales – la poïétique littéraire d'une part et l'espace d'autre part » (Rybicka, p. 10, traduction – M.B). Ainsi les romans de banlieue mettent à l'avant-scène l'environnement géographique et architectural de ces quartiers populaires afin de mieux faire comprendre les sentiments, difficultés et frustrations des personnages banlieusards qui y vivent.

Chapitre III – Influence médiatique dans la littérature de banlieue

Le discours médiatique influence notre réception des événements et la création des clichés au sein de la société d'une manière très significative. Avoir accès aux informations sur chaque moment de la vie d'un individu et la pluralité des médias qui livrent ces actualités a changé la nature du journalisme. Comme l'a montré Foucault : « the description of the events of discourse poses a [...] question : how is it that one particular statement appeared rather than another ? » (Foucault, p. 30). À notre époque, il n'est plus indispensable que les messages soient de qualité ou précédés par des recherches minutieuses, c'est plutôt la vitesse de la transmission qui compte pour les lecteurs ou spectateurs. Qui est de plus, le discours tend à utiliser des images simplistes, facilement et rapidement transmises, qui restent ancrées dans l'esprit des destinataires pour longtemps. En ce qui concerne le sujet qui nous occupe, une telle situation a stimulé le développement d'une imagologie négative de la banlieue mais, pour revenir à la citation de Foucault, quelles sont les raisons qui expliquent une telle sélection de l'information par les media ?

La banlieue nord de Paris se distingue par le fait que le stéréotype négatif est né très tôt, plus exactement dès les années 50 et la figure du « blouson noir ». Cette figure était généralement celle d'un jeune ouvrier qui suscitait de la violence dans ces banlieues. Avec les années 80 et l'arrivée des jeunes issus de la deuxième génération d'immigrés, le discours sur la banlieue s'attache aussi aux notions de race et d'immigration ; les questions identitaires ancrées dans leur ethnicité deviennent aussi plus prégnantes. Pendant cette période, il y avait des émeutes dans la banlieue lyonnaise et la télévision construit une image de : « jeunes gens nés en France comme des perturbateurs, porteurs de menace pour l'ordre républicain. D'autant que les équipes de télévision se précipitent dans la banlieue lyonnaise pour rendre compte d'évènements qu'ils contribuent plus ou moins sciemment à susciter par leur seule présence »

(Lochard, p. 826). Depuis ces émeutes, il est donc bien visible que le discours des équipes télévisuelles sur les événements, stimulent les protestations en transmettant une image qui n'est pas tout à fait vraie. Comme l'analyse Lochard, les marches dites « beurs » ont ensuite amélioré l'image de la deuxième génération des immigrés, mais pas pour longtemps. Avec les émeutes de 1990 à Vaulx-en-Velin et les films populaires tels que *La Haine* de Mathieu Kassowitz (1995) ou *Ma 6-T va crack-er* de Jean-François Richet (1997), le terme de « caillera » (racaille en verlan) est apparu. Les auteurs analysés ici montrent l'influence du cinéma et des émissions télévisuelles sur les héros principaux de leurs livres. Il s'avère que la télé, bien qu'elle possède une tendance stigmatisante à certains moments, peut aussi démocratiser en donnant le même accès aux émissions à la bourgeoisie et aux classes défavorisées. En outre, certains projets, même peu nombreux, peuvent influencer positivement l'imagologie de la banlieue. En utilisant plusieurs références au cinéma et aux émissions télévisuelles, les auteurs offrent un cadre sociologique et rapprochent ainsi leurs personnages principaux du lecteur en décrivant le contexte social dans lequel ils évoluent. L'utilisation de l'ironie et des effets humoristiques renforcent le message, ce qui sera aussi montré dans ce chapitre.

Dans le discours médiatique et populaire des années 2000, la plupart des habitants de la banlieue s'occuperaient de trafic de drogue ou d'activités dans les gangs, image encore renforcée par les émeutes dans toute la France en 2005. Comme l'analyse Horvath : « les médias ont grandement contribué à faire de la crise des banlieues en France un sujet de société de première importance. L'influence que le traitement médiatique du sujet exerce sur les films et les romans qui traitent de la banlieue est remarquable » (Horvath, p. 48). Ce chapitre va présenter une analyse sociologique et littéraire pour découvrir le fond de ces préjugés et identifier les outils employés par la littérature de banlieue pour contredire les clichés et donner aux banlieusards un visage plus humain. L'analyse permettra de démontrer que les

« représentations sociales » et les enjeux symboliques des discours sont aussi importants que « les événements » eux-mêmes.

1. Le discours médiatique stigmatisant envers la banlieue.

Dans les romans analysés ici les médias jouent un rôle important. La télévision entoure les personnages principaux et les fait rêver, jouir, mais aussi les incite à la rage. Il est caractéristique que ces trois romans développent un discours critique envers les médias. Cela correspond aux recherches d'Horvath qui montrent que : « la majorité des romanciers urbains s'acharnent [...] contre la télévision, incarnant à leurs yeux de la manière la plus emblématique la domination exercée par les médias » (Horvath, p. 209). C'est bien visible dans le roman de Karim Amellal qui opère une critique très sévère des médias. Son héros principal, Silou, est présenté par les médias comme un grand terroriste possédant des liens directs avec Al-Qaïda, alimentant ainsi l'imagination et les peurs du public français tout en renforçant la représentation négative des banlieues. Silou écrit ses mémoires grâce à sa psychologue pour mieux comprendre sa vie et les motivations qui l'ont poussé à commettre un crime. Dans le roman, Silou se prend pour un « loser » qui ne savait rien sur les détails du coup auquel il a participé, mais l'opinion publique tout comme les policiers ne lui font pas confiance. Il affronte le fait que la télévision n'a pas pour mission de transmettre la vérité mais plutôt de répondre aux attentes du public en lui offrant ce qu'il lui est plus agréable de croire :

« Je me suis pas reconnu là-dedans la vérité. Mais je crois que le mec et ses potes des médias ils en avaient rien à branler de mon cul. Ils voulaient juste vendre leur audimat parce que paraît que ça intéresse les gens et que les gens croient tout ce que la télé raconte. Faut comprendre le système » (Amellal, p. 52).

C'est exactement le point de départ pour l'analyse qui va être faite ici. Dans ce fragment, le héros principal analyse l'influence de soi-disant experts sur la banlieue. En utilisant les injures et le verlan, son point de vue est transmis d'une manière plus crue et sévère. De plus le choix du mot « système » est aussi intéressant puisqu'il présuppose l'existence d'une certaine pratique commune à tout le discours médiatique. L'analyse de Silou se base sur sa propre

expérience et ne correspond pas du tout à l'image présentée par les médias. Ce personnage accuse les experts d'avoir choisi leurs mots seulement pour la reconnaissance ou pour les récompenses financières ne possédant pas une compréhension objective de la situation de ces quartiers. C'est un point de vue qui correspond à l'avis de beaucoup d'habitants des banlieues et qui est aussi présent dans le rapport public préparé pour le ministre de la Ville en 2013 :

« Les médias participent pour une grande part à façonner ces représentations et à alimenter les peurs sociales et raciales qui sont à la source d'incompréhensions, de tensions et fermetures. Le traitement médiatique des quartiers en est ressenti douloureusement par les habitants et les acteurs concernés. Les médias ne sont pas de simples témoins : ils agissent sur les représentations de la banlieue et deviennent par conséquent non seulement des auteurs, mais également des acteurs, en renforçant ou en déconstruisant ces images » (Bacqué, Mechmache, p. 46).

Il n'est donc pas aléatoire que Silou s'oppose très franchement aux médias et critique sévèrement le « système », non sans humour : « dans ce système, la télé, c'est la pute de service. Même si elle est en couleur avec un écran plasma, elle montre toujours tout en noir et blanc » (Amellal, p. 55). L'ironie utilisée par ce personnage et la comparaison entre la qualité des nouveaux appareils qui ne correspond pas à la qualité de l'information présentée affiche quelques traits de la pratique médiatique qui réduit et simplifie tout ; les couleurs, à savoir les nuances, ne passent pas au profit d'un noir et blanc démodé qui signale une information simpliste mais qui fait aussi indirectement référence aux conflits de races sous-jacents. Ce fait dépend de quelques facteurs. Premièrement, ce sont les journalistes qui peuvent être identifiés comme les acteurs importants du traitement médiatique. Que ce soit à la télé ou dans la presse écrite, même si les journalistes pouvaient visiter les banlieues, ils ne pourraient pas comprendre tout à fait ce qui s'y passent. Dans la presse écrite, les nouvelles des banlieues sont même placées dans les rubriques « société » ou « faits-divers ». Or ces deux rubriques ne sont pas celles qui reçoivent la plus grande attention ou qui sont le mieux financées. L'incompréhension de la

réalité banlieusarde fait que les seuls témoignages que les journalistes sollicitent viennent des services de l'État et non des habitants :

« Dispositifs communicationnels des institutions (municipalité, police, représentants de la politique de la Ville), soit se tournent vers les interlocuteurs les mieux disposés à leur répondre : enseignants du collège de banlieue, présidents d'associations de locataires, policiers et/ou juges, travailleurs sociaux, sociologues, sans savoir s'orienter dans cette offre de discours » (Philippe, Sedel, chapitre 4).

Dans cette citation, l'image de la banlieue s'aggrave puisque les instances officielles peuvent exposer leur point de vue unilatéralement ; par exemple, la police s'occupant des crimes et délinquances, ne peut qu'offrir une vision biaisée et partielle de la situation. La critique de cette démarche est aussi présente chez Santaki qui a établi une liste de ceux qui ont été victimes des bavures policières en démontrant que la police n'est pas la meilleure source d'information. De plus, *Flic ou Caillera* est dédié à Zyed et Bouna, les deux adolescents dont la mort a incité les émeutes nationales de 2005 ; c'est donc un discours qui vise à contredire l'image créée par les médias qui est présent dans ce livre. Cependant, le même rôle a aussi été joué par l'apparition de « Bondy Blog » qui a, d'une manière remarquable, stimulé une autre sorte de débat. L'émergence de ce blog est d'ailleurs aussi mentionnée dans le rapport « La Vie publique » comme un exemple positif pour sortir de l'image stigmatisante de la banlieue. Lorsque deux journalistes suisses du magazine Hebdo sont arrivés à Bondy pour raconter les émeutes dans la banlieue parisienne en 2005 ils ne comprenaient pas pourquoi les médias donnaient une image si unidimensionnelle de ces événements. Après la fin des émeutes ils ne voulaient pas seulement donner leurs avis au sujet de ce qui s'était passé, mais ils ont continué leur mission de raconter la vie de la banlieue pendant trois mois après la fin des grèves. Lorsqu'ils ont commencé leur blog, ils ont recruté seulement des gens qui venaient des cités et

pour qui c'était une opportunité tout à fait remarquable de pouvoir raconter leurs vies d'une manière authentique, non biaisée par le discours médiatique.

Deuxièmement, comme le cofondateur de ce blog Mohamed Hamidi l'explique dans le documentaire *Bondy Blog, portrait de famille* : « si tu veux comprendre une cité, tu ne dois pas y aller dans le moment où c'est chaud. Il faut être là dans le matin, avant le 13 heures, dans le moment où les mamans cherchent leurs enfants [...], il faut respirer » (Perris, Youtube). C'est exactement le point de vue partagé par le rapport de La Vie publique qui décrit ainsi le discours médiatique :

« Les quartiers populaires y sont à la fois survisibilisés et invisibilisés. Survisibilisés quand il s'agit de décrire des faits divers et de mettre en scène la violence ou l'insécurité ; invisibilisés quand il s'agit de traiter de la vie quotidienne ou de la réussite individuelle et collective » (Bacqué, Mechmache, p. 46).

Le rôle joué par le média dans la survisibilité et l'invisibilité des quartiers populaires est aussi partagé par le gouvernement. Il s'avère donc qu'une autre remarque contre le « système » médiatique peut être le fait de la sous-représentation de ces territoires lorsque rien ne s'y passe contre la surexposition pendant les émeutes. Pour cette raison l'image de ceux qui viennent des quartiers populaires dans les médias est devenue stéréotype. Comme les émeutes ont pris place plusieurs fois pendant les dernières années, le seul accès à l'information dans les médias de première importance sur la banlieue vient de ces événements. Les banlieues et cités semblent donc condamnées à être vues à travers le prisme des émeutes, de la violence et de la criminalité. C'est donc la mission des auteurs de banlieue de décrire la normalité des cités, de sensibiliser les lecteurs à la vie quotidienne de la banlieue et de donner les outils pour comprendre les racines de la criminalité. On retrouve cela dans le livre de Rachid Santaki *Flic ou caillera*. Dans son roman policier de 2014 Santaki revient aux émeutes de la banlieue parisienne de 2005 : « la banlieue nord se déchaîne. L'état d'urgence va être déclaré en début de semaine prochaine. À

Saint-Denis, les choses semblent moins graves qu'à la télévision » (Santaki, p. 83). Dans cette citation la surmédiatisation et son discours réducteur à sensation sont parfaitement mis en évidence ; il est clair que, d'après les personnages de ces romans, ce qui peut être vu à la télévision semble toujours plus grave qu'en réalité. Le sujet de ces émeutes revient une fois de plus dans son discours :

« La banlieue nord s'apaise. Les voitures ne sont plus incendiées, la situation est revenue à la normale. Sur les ondes, le choc de cette révolution des banlieues alimente les rédactions des télévisions, radios, journaux. Les mêmes discours entraînant les mêmes comparaisons. On parle du groupe NTM, de leur titre *Le Monde de demain*, du film *La Haine*, de Mathieu Kassovitz. La banlieue fascine les politiques, façonnée par les artistes, elle devient un formidable sujet d'audience. À Saint-Denis, les quartiers se sont calmés » (Santaki, p. 168).

Dans ce fragment il est possible de voir le discours réducteur des médias et le fort ancrage de ce livre dans la réalité. L'évocation de titres tel que *Le Monde de Demain* ou *La Haine* est aussi discursive puisque ce dernier a été fortement critiqué pour son image violente de la banlieue qui ne correspond pas à la réalité. Quant à la chanson de rap, elle a déjà fortement critiqué la situation de la banlieue en 1990 et peut servir comme une annonce de la situation en 2005. De ces deux citations émergent une vision de l'imagologie attribuée aux cités et les clichés récurrents dans les médias.

Troisièmement, les médias cherchent à théâtraliser le discours et non à dévoiler la vie quotidienne des habitants, ce qui ne correspondrait pas aux attentes des téléspectateurs friands de sensations et de spectacles. Ce point de vue est partagé par Lochard qui donne aussi une autre explication à l'aggravation de l'image de la banlieue dans les médias influencée par les émeutes de 2005 :

« Remarquable était enfin l'effacement dans la mise en scène médiatique d'acteurs ayant joué comme interprètes et intermédiaires dans certains épisodes précédents. Ces personnages, ce sont les

éducateurs, campés dans les discours des médias depuis le début des années 90 comme ces “grands frères”, médiateurs entre la société des jeunes et celle des représentants de l’ordre et des services publics [...] ils ont été cette fois placés à l’arrière-fond de la scène médiatique et supplantés par l’ombre d’agitateurs islamistes suspectés d’être à l’origine ou à l’encouragement des manifestations » (Lochard, p. 829).

Il n’est donc pas étonnant que l’image de la banlieue se soit dégradée suite au manque d’acteurs qui puissent stimuler un autre niveau de discours dans les médias principaux tels que la presse, la télévision, la radio ou le cinéma. En outre, comme l’analyse Amellal dans *Cités à comparaître*, la télévision entretient un discours négatif de presse à sensation envers la banlieue qui satisfait l’attente des téléspectateurs. Cette théâtralisation du discours se double de la peur des classes bourgeoises face à l’augmentation de l’islamisme radical devenu une menace en France. Cela donne une autre dimension au discours puisqu’avec l’augmentation du terrorisme en France, le public a commencé à identifier les banlieues à ces dangers. Cela est bien visible non seulement dans les livres, mais aussi dans le rapport de La Vie publique : « la montée de l’islamophobie qu’a alimenté le débat sur le port du voile ne peut que contribuer à exacerber des formes de repli communautariste, à radicaliser les discours et à créer des bases d’affrontements stériles » (Bacqué, Mechmache, p. 19). Cette peur de l’islam et des migrations est apparente dans *Kiffe Kiffe Demain* et *Cités à comparaître* grâce à l’utilisation de figures qui viennent ou sont jugées par la société comme provenant de ces origines. La mère de Doria dans *Kiffe Kiffe Demain* vient du Maroc étant une musulmane pratiquante. Quand elle fait la connaissance d’une vieille dame française, on peut lire : « Jacqueline, elle s’intéresse à des tas de trucs, elle pose des questions à Maman sur la religion, la culture marocaine et plein d’autres trucs comme ça... « C’est pour savoir si ce qu’ils disent à la télé c’est vrai quoi... hein... » » (Guène, p. 152). Une fois de plus le discours médiatique envers l’immigré musulman est signalé. Jacqueline s’intéresse à la situation de la maman de Doria et c’est seulement de cette

manière qu'il est possible de donner une face humaine à ces personnes. Amellal s'oppose aussi à ce discours dans son livre : « ils ont raconté que les cités sont blindées d'acointances entre les paumés, les drogués et le terrorisme international. Que l'argent du shit va alimenter des caisses grises et noires qui vont servir à poser des bombes artisanales style 11 septembre. » (Amellal, p. 161). Cette peur du terrorisme et la référence aux attentats du 11 septembre est une fois de plus très réductrice dans le discours de la télé.

Les auteurs montrent comment les banlieusards s'opposent au discours médiatique négatif ; comme le dit Silou :

« À force de nous traiter comme des pitbulls ils font de nous des pitbulls [...], le pire c'est pas ça. Le pire c'est qu'y en a qui réussissent à être surpris. C'est comme si je frappais un keum comme un dingue, que je lui crachais dessus et que je traitais sa mère de grosse pute et qu'après je m'étonnais que le keum se relève et me fracasse la tête en me disant qu'il m'aime pas » (Amellal p. 54).

La distanciation discursive entre le « nous » et le « ils » est marquée dans cette citation. Ce point de vue est partagé par Cello qui éclaircit d'autres dichotomies : « nous constatons également à plusieurs reprises la présence d'un rapport ambivalent avec cet espace, connoté par une relation dichotomique portant sur l'appartenance – « nous / vous » –, sur l'espace – « dedans / dehors » » (Cello, 2017 p. 3). Même l'utilisation du verlan est distinctive, puisqu'un mot tel que « keum » n'est pas reconnu dans le discours populaire. Les banlieusards se sentent ainsi exclus d'un discours qui les stigmatise bien que le verlan soit aussi une langue riche et gratifiante à forte revendication identitaire.

Un autre outil présent dans les livres c'est l'utilisation de l'ironie et d'une situation kafkaïenne pour que le lecteur puisse comprendre l'absurdité de la situation. Après l'attentat de Silou, plusieurs experts rendent visite à ce personnage à la recherche de preuves de son passé terroriste. Le personnage principal critique ces experts qui l'ont reconnu comme correspondant au profil psychologique d'un membre typique d'Al-Qaïda. Même sans preuves directes, les

policiers ont accepté ce diagnostic. C'est comme si tout le monde du côté des institutions de la République l'avait déjà condamné comme terroriste : « ils voulaient les noms de ceux qui disaient Allah Akbar et qui dirigeaient les mosquées clandestines au fond des caves, les leaders du groupe des convertis et de tous les rats qui vont prier dans le noir parce qu'ils sont allergiques à la vraie lumière » (Amellal p. 164). Pourtant, Silou n'est même pas musulman, ce qui n'est dit ni par les médias ni par les enquêteurs. Le processus ressemble à une situation kafkaïenne. L'avocat de Silou ne voulait même pas le défendre ; sa vocation est d'ailleurs discutable puisqu'il ne s'est décidé à pratiquer ce métier que sous la pression de ses parents. Le juge ne prend pas les paroles du héros principal au sérieux et le qualifie de terroriste ; juridiquement, la discussion ne se déroule donc pas de façon juste ou objective. Après la réponse « non » le juge conclut seulement « si » et c'est après cette annonce que Silou confirme puisqu'il sait que la discussion n'est même pas possible. Tout cela démontre le discours tenu par la classe privilégiée contre la classe défavorisée d'origine multi-ethnique des cités. Toutes ces remarques sont conclues par la phrase « j'aurais juste voulu être un homme dans ma vie. Pas un terroriste » (Amellal, p. 177) et il s'avère qu'elle peut aussi servir comme métaphore de la domination culturelle exprimé ci-dessus. L'image d'un terroriste lui est attribuée par les médias en utilisant des clichés et images stéréotypiques ; il n'a pourtant jamais été terroriste bien qu'il soit un toxicomane et ait commis plusieurs erreurs dans sa vie.

Un autre outil qui vise à contredire l'image discriminatoire des habitants des banlieues est de montrer leur sentiment d'aliénation dans leur propre patrie. Ce motif est visible chez Amellal et Guène. Dans l'introduction de ses mémoires Silou écrit : « c'est moi l'Alien de la France, je suis là, quelque part au fond du trou. Je fais flipper les vieilles dames, mais j'habite là moi aussi. Je suis pas un extraterrestre. C'est tout ce pays qui m'a enfanté » (Amellal, p. 11). Ce fragment montre que les problèmes de la banlieue ne sont pas des problèmes causés par l'immigration, mais ce sont bien des problèmes de la société française qui exclut la banlieue du

discours. Le fait que les banlieusards ne sont pas pris pour de « vrais » habitants de la France est contredit dans son discours. En outre, la quête pour la reconnaissance est aussi récurrente dans *Kiffe Kiffe Demain* où Doria finit son discours en parlant de sa mère et de la révolution qui doit être faite à Paris :

« Ici, y a plein de trucs à changer... [...] Moi, je mènerai la révolte de la cité du Paradis. Les journaux titreront « Doria enflamme la cité » ou encore « La pasionaria des banlieues met le feu aux poudres ». Mais ce sera pas une révolte violente comme dans le film *La Haine* où ça se finit pas hyper bien. Ce sera une révolte intelligente, sans aucune violence, où on se soulèvera pour être reconnus, tous. Y a pas que le rap et le foot dans la vie. Comme Rimbaud, on portera en nous « le sanglot des Infâmes, la clameur des Maudits » » (Guène, p. 188).

Cette reconnaissance est un facteur indispensable pour que les habitants de la banlieue se sentent inclus dans le discours officiel. Une fois de plus le film de Kassowitz est critiqué parce qu'il donne un faux point de vue sur la banlieue. Qui plus est, dans le fragment analysé ici, la dichotomie entre la poésie de Rimbaud et le discours médiatique est important à voir. L'utilisation de « pasionaria de banlieue » est déjà réductrice et Doria s'inspire du poème de Rimbaud intitulé *L'orgie parisienne ou Paris se repeuple* où le poète incite la métropole à être incendiée pour qu'elle puisse changer son image. En utilisant cette référence, Doria annonce l'intellectualisme qui sera au fond de cette révolution en l'opposant à la violence caricaturale présente chez Kassowitz et dévoile qu'elle veut s'inscrire dans la tradition littéraire française. Pour conclure, il est donc indispensable de faire une fois de plus référence au rapport préparé pour le ministère de la ville qui recommande de changer l'imagologie de la banlieue prévalente dans ce sous-chapitre : « il convient de sortir du discours réducteur sur le ghetto qui joue comme une imposition faite aux habitants des quartiers populaires, et de montrer à la société française une vision plus complexe de la réalité » (Bacqué, Mechmache, p. 29). À partir de la citation de Foucault signalée dans l'introduction de ce chapitre : « the description of the events of discourse

poses a [...] question : how is it that one particular statement appeared rather than another ? » (Foucault, p. 30), il est donc indispensable de comprendre le discours médiatique envers la banlieue pour bien comprendre le message que les romans de banlieue veulent transmettre en reflétant la réalité dans toute sa complexité. En posant de questions et en critiquant sévèrement les médias, ces romans questionnent le discours médiatique et donnent aux lecteurs une image plus juste et complète de la vie dans les banlieues françaises.

2. Les références au cinéma.

Comme nous venons de le voir, le roman de banlieue est un genre ancré dans la réalité sociale qui fait souvent référence au cinéma et aux émissions télévisuelles. Grâce à l'intertextualité et aux références à des films populaires les romans de banlieue se caractérisent par une mosaïque référentielle qui sert plusieurs buts. Comme l'analyse Horvath : « souvent, les romans urbains contemporains citent les films populaires au même titre que les œuvres littéraires [...] Les citations filmiques sont d'une complexité qui rappelle celle de l'intertextualité littéraire » (Horvath, p. 227). Même les deux héros qui ont incité Silou à commettre l'attentat ont obtenu leurs noms d'après Steven Seagall et Bruce Willis et le héros principal les décrit en disant « Steven » ou « Bruce ». En outre, dans *Flic ou Caillera* Amellal se décide à fragmenter son récit pour qu'il ressemble à un film et la dernière information donnée dans son livre rappelle aussi la technique cinématographique : « bande-son *Flic ou Caillera* ». Dans la plupart des cas, l'intertextualité filmographique des trois livres analysés ici est utilisée comme une comparaison. De temps en temps ces comparaisons permettent de témoigner de la réalité sociale et d'ajouter de la vraisemblance au discours présenté dans les livres. Dans d'autres cas, cette intertextualité apporte une valeur péjorative aux personnages décrits avec une ironie très forte. Cela est confirmé par Horvath lorsqu'elle parle de « la tendance actuelle [...] à adopter une série de thèmes de provenance paralittéraires qu'ils rattachent souvent à la parodie, à l'ironie et à l'intertextualité » (Horvath, p. 106) est populaire parmi des auteurs de la littérature de banlieue. Le nombre de ces références est si grand qu'il n'est pas possible de les énumérer tous dans ce sous-chapitre – puisqu'elles vont de Leonardo DiCaprio à Fort Boyard. En outre, le sujet de l'adoption de films dans les livres n'a pas encore été analysée par les critiques et les réflexions de ce sous-chapitre se fonderont donc avant tout sur des analyses strictement textuelles et littéraires.

La technique de l'intertextualité qui a pour but de mettre en scène la réalité sociale est utilisée dans *Kiffe Kiffe Demain* où l'héroïne principale de ce livre – Doria, 15 ans – vit dans un HLM à Livry-Gargan dans une famille modeste. Les émissions télévisuelles sont omniprésentes autour d'elle et, de plus, sont liées aux événements de sa vie. C'est bien visible dans le premier chapitre où le départ de son père est lié avec la saison 4 de *X-Files* loué dans un vidéoclub. Le fait que l'héroïne principale doit louer les films montre son statut social précaire puisqu'elle n'a pas les moyens de les acheter. En outre, le vidéoclub permet de mieux visualiser la réalité de la cité qui appartient au monde de Doria pour qui regarder la télévision ou des films est le seul moyen de sortir de sa banlieue. C'est sa seule chance de pouvoir rêver d'une autre vie comme cela est mentionné plusieurs fois dans ce livre, non sans humour. On retrouve cela quand elle rêve de devenir actrice et de s'habiller comme *Sissi impératrice* au Festival de Cannes pour recevoir le prix d'interprétation féminine de la part de ses acteurs préférés ; elle conclut son discours de réception par des remerciements à la caisse d'allocations familiales de Seine-Saint-Denis qui lui a permis de voyager à Cannes, ce qui souligne le contraste entre la précarité de son existence et l'opulence du Festival.

Elle parle beaucoup de l'amour mais, n'ayant pas d'expérience personnelle dans ce domaine, elle utilise plusieurs repères cinématographiques pour analyser sa situation. Doria est une grande fanatique de Jarod du *Caméléon*. Pendant le voyage de l'héroïne principale de *Kiffe Kiffe Demain* dans l'autobus elle découvre que cet acteur est homosexuel et regrette le fait qu'elle ne pourra donc pas être en couple avec lui. Cette information est destructrice pour elle car ses rêves ne peuvent donc pas se réaliser. Quand elle décrit ses préférences en amour, elle n'utilise que des personnages fictifs, présents dans le monde qu'elle voit à la télé. A ses yeux, c'est MacGyver qui paraît être le meilleur candidat le jugeant « un vrai couteau suisse humain » (Guène p. 41). Une autre utilisation de cette technique se trouve quelques pages plus tard, où l'héroïne principale décrit son répétiteur Nabile en le confrontant visuellement avec Al Pacino.

Il n'est donc pas surprenant que Nabil devienne « Nabil le nul » dans son discours. Cela montre que les rêves de l'héroïne sont nourris par le monde fictif présenté à l'écran. Doria est un personnage qui n'a pas d'amis et pour comprendre la réalité qui l'entoure, elle la compare aux films. C'est exactement la situation avec le film *Grease* où la narratrice prépare un résumé pour dire qu'elle se trouve dans la même situation que John Travolta et Olivia Newton John. La dernière information au sujet de Nabil est aussi accompagnée d'un film : pour rompre leur relation dans son livre, Doria se souvient que la dernière fois où elle est allée au cinéma pour voir *Le Roi Lion*, c'était à l'école primaire or elle va maintenant avec Nabil. Cela correspond au changement qu'elle a subi au fil des pages de ce livre. Grâce à l'intertextualité et aux références cinématographiques ou télévisuelles, l'héroïne principale trouve sa voie et enrichit le discours d'une dimension sociologique pour qu'il puisse être plus compréhensible.

Les comparaisons cinématographiques visibles dans *Cités à comparaître* et dans *Flic ou Caillera* ont aussi un autre but. Ces romans font appel aux figures d'un « caillera » et à l'honneur qui permet de survivre dans les cités. Dans le deuxième roman, l'antihéros principal s'appelle Saïd et met Saint-Denis à feu en utilisant la violence. Pour bien démontrer le fait qu'il est un mégalomane, il y a plusieurs références à la musique (comme dans tout ce roman), mais aussi au cinéma. Quand il est en train de commettre un crime et veut tuer un dealer dans l'hôpital, son comportement est décrit comme celui du personnage Terminator. Cette référence au cinéma américain démontre la folie de Saïd et qu'il ne reculera jamais pour obtenir son but comme le personnage joué par Arnold Schwarzenegger. De plus, dans ces deux romans il y a plusieurs références à Tony Montana d'un autre film culte américain *Scarface*. Saïd critique ce personnage en disant que Montana a tout perdu à cause de l'amour et des dilemmes moraux qui justifient son refus de tuer des enfants et c'est exactement ce que le héros de *Flic ou Caillera* ne ferait jamais. Une fois de plus cela démontre le niveau de mégalomanie de ce caïd qui se sent plus dur et mieux préparé que le personnage d'un film fictif en donnant au lecteur le ressenti

de la terreur. Comme l'analyse Horvath cette figure peut aussi jouer un autre rôle car ces personnages sont « animés par une volonté de formalisation poussée à l'extrême, les auteurs cherchent à les déshumaniser en les rapprochant des stéréotypes engendrés et propagés par la culture populaire » (Horvath, p. 158). Saïd peut donc métonymiquement incarner une sorte de maléfice qui entrave le développement des cités. Le sens de cette comparaison est aussi présent dans *Cités à comparaître* où le héros principal est une fois de plus comparé à Montana, mais d'une autre manière. Dans ses mémoires, Silou décrit comment ses professeurs au lycée l'ont déjà pris pour un Montana, étant sûrs qu'il était un grand dealer. L'utilisation d'un héros d'un film culte américain n'est donc pas aléatoire et démontre que la figure de Montana joue un rôle non seulement discriminatoire et exagéré – soupçonner un lycéen d'être un dealer – mais aussi pour déshumaniser le personnage d'un livre qui représente la pire face de la banlieue.

Cependant, les références au cinéma ne sont pas seulement utilisées comme des comparaisons mais aussi pour bien plonger dans la réalité. Comme il a déjà été décrit, les romans de banlieue reflètent aussi fidèlement que possible la réalité et grâce à cela visent à transmettre des aspects sociologiques. Comme l'écrit Horvath : « les slogans publicitaires et les noms de marques fonctionnent dans les récits comme des références partagées avec le lecteur : elles datent le récit, créent des effets du réel et résument en quelques mots l'ambiance de l'ère contemporaine » (Horvath, p. 204). C'est aussi bien visible dans *Flic ou Caillera* où Najet vient d'aller au cinéma avec sa collègue et il discute des films offerts au public. Deux films qui sont annoncés sont : *La Légende de Zorro* et *Nuit noire, 17 octobre 1961*. Comme ce livre analyse les émeutes parisiennes, ces films, arrivés au cinéma le 26 octobre 2005 pour ce qui est de *Zorro* et le 19 octobre 2005 pour le second étaient présents sur les écrans à ce moment-là. C'est donc non seulement un clin d'œil aux lecteurs, mais aussi une création d'un effet de réel.

Dans un monde où la télé est devenue un des appareils omniprésents dans la maison, il n'est pas surprenant que les romans de banlieue, très ancrés dans la réalité sociale, en analysent

aussi la mauvaise influence. Comme l'analyse Horvath : « l'insertion des extraits de programmes télévisés dans le roman urbain peut également servir une autre visée : la dénonciation de la dépendance que certains téléspectateurs développent vis-à-vis du petit écran » (Horvath, p. 211). Cette approche est apparente dans les deux romans analysés ici. Dans *Kiffe Kiffe Demain* Doria fait référence à *Fort Boyard*, un jeu télévisé qui existe depuis 1990, en concluant que « s'ils nous coupent la télé comme ils nous ont coupé le téléphone, c'est chaud. J'ai que ça... » (Guène p. 150). Cela démontre la dépendance de cette jeune fille qui trouve de l'inspiration dans les programmes télévisuels. Ils la font rêver et servent de « fenêtre sur le monde ». Doria non seulement cite les programmes signalés ci-dessus à plusieurs reprises, mais elle veut aussi posséder Tony Danza de *Madame est servie* comme son père, puisque le sien a déménagé au Maroc pour avoir un fils. L'héroïne principale, qui n'est pas une musulmane pratiquante, a même dit que « pour moi, la télé aujourd'hui, c'est le Coran du pauvre » (Guène, p. 151) – ce qui rappelle l'expression « opium du peuple » souvent utilisée pour condamner la télévision. Cette phrase a une forte charge émotionnelle et souligne le caractère désormais indispensable de la télé ; elle fait aussi bien comprendre la situation dans laquelle se trouvent les jeunes de banlieue. La dépendance envers la télévision est aussi visible dans *Cités à comparaître* où Silou vient de dire au revoir à sa mère avant de commettre un attentat. Dans la scène qui est bien émouvante, c'est la télé qui est tout le temps présente ; elle est allumée pendant toute la conversation entre la mère et son fils et crée une atmosphère désagréable. En outre, pendant l'enfermement de Silou avec Steve et Bruce, tout ce qu'il fait est de regarder la télé et de manger MacDonald. Il conclut que ce style de vie n'est pas grave et ne se distingue pas de sa vie chez sa mère. Pour conclure, la dépendance à la télévision n'est pas évidente à la première lecture mais, en relisant les textes, on note le nombre des références télévisuelles et l'approche de Doria ; on comprend que les personnages principaux n'imaginent pas leurs vies sans ce médium.

Une dernière manière d'utiliser les références cinématographiques dans la littérature de banlieue, c'est l'emploi de l'ironie et de l'humour. Pour ridiculiser certains personnages ou leur point de vue, les narrateurs des romans de banlieue n'hésitent pas à utiliser la figure stylistique de la comparaison qui occupe un rôle primordial et dénonciateur. Dans *Kiffe Kiffe Demain* ce sont plutôt des comparaisons ironiques qui sont présentes dans le discours. Pour signaler le fait que Doria trouve quelqu'un désagréable ou pour montrer un comportement drôle, elle n'hésite pas à introduire des références filmographiques. Elle décrit son professeur qui ne sourit jamais comme un Professeur Tournesol des *Aventures de Tintin*. Doria attribue donc les traits d'un personnage fictif à un autre héros du livre d'une manière humoristique, ce qui démontre l'importance qu'elle attribue au monde filmographique. Cette situation se répète quand elle compare un « manouche » au chat d'*Alice au Pays des Merveilles*. Doria utilise aussi l'ironie envers elle-même quand elle se compare à Bernardo, un personnage muet de *Zorro* qui lui ressemble car elle ne parle pas beaucoup et utilise l'auto-ironie en parlant de la conclusion de ce livre qui sera plus longue et plus dure que celle de *Jurassic Park*. La même manière d'utiliser l'ironie est évidente dans *Flic ou Caillera* où Saïd compare Najet à un personnage de Rick Hunter et se moque d'elle en disant qu'elle se prend pour une Dee Dee McCall. Dans cette émission, cette héroïne est considérée comme une enquêteuse efficace qui, toutefois, contourne généralement les règlements de la police et défie ses supérieurs afin de résoudre les affaires qui lui sont confiées. Grâce à cette comparaison ironique, il est possible de comprendre le point de vue de caïd. De plus, au moment où Najet vient de quitter Saint-Denis, elle est approchée par Saïd qui utilise la référence à un film gangster américain, en concluant que « ici c'est Saint-Denis, pas un film ou une série » (Santaki, p. 243). L'ironie utilisée par ce caïd est bien plus drôle lorsque l'on sait que ce film de gangsters est plein de sang et que même Saint-Denis ne peut pas être comparé au film *Heat*. Dans *Cités à comparaître* Silou utilise plutôt l'auto-ironie avec les comparaisons filmiques pour bien montrer sa situation. A l'hôpital, le héros principal

est surveillé et il commente ironiquement qu'il n'est pas un *Spiderman* et ne peut pas s'échapper par la fenêtre. C'est un énoncé bien plus ironique puisqu'il est déjà pris pour un grand terroriste, regarde son image à la télé ; le fait qu'il peut être aussi pris pour un Spiderman est drôle pour Silou.

Pour conclure, il est indispensable de constater que les références filmographiques enrichissent d'une manière significative l'écriture des livres analysés dans cette étude. Grâce aux comparaisons souvent pleine d'humour avec des personnages de films ou d'émissions télévisées, le lecteur entre dans le point de vue d'un personnage et son origine culturelle. L'intertextualité filmographique est donc un aspect indispensable pour analyser la littérature de banlieue et sa représentation de la réalité.

Conclusion

Pour conclure, il est indispensable de comprendre que la littérature de banlieue, tant par les sujets qu'elle aborde que par son écriture même, joue un rôle important dans la quête d'une reconnaissance sociale et littéraire des banlieues françaises et de leurs habitants. Pour ce qui est de la dimension sociale, elle met en avant et dénonce dans ses romans les figures de domination symbolique et de discrimination discursive afin de changer l'imagologie de la banlieue. Les protagonistes sont les habitants des cités qui, dans leur vie quotidienne, se sentent abandonnés par le pouvoir et traités comme des citoyens de deuxième catégorie ; la littérature des banlieues, en dépassant toute perception simpliste stéréotypée, leur offre une représentation plus juste, loin du discours contrasté et polarisé qui nourrissait la survisibilité de ces zones périphériques pendant les émeutes de 2005 en France. Par conséquent, cette représentation cherche à transmettre une image réaliste de la banlieue vécue dans la banalité de son quotidien. Ancrée ainsi dans la réalité sociale, elle questionne les frontières qui se sont érigées entre les villes et ces territoires marginaux et se veut contestataire en critiquant, ouvertement ou en sourdine, le fonctionnement des institutions d'État que sont l'école, la police, les tribunaux, les politiques ou l'aide sociale. La question ethnique est aussi abordée pour qu'il soit possible de comprendre la discrimination ressentie par ceux qui se trouvent dans les marges. Grâce à l'exposition et la dénonciation du discours médiatique, le lecteur est témoin de la discrimination dirigée contre les banlieusards par les journalistes et le discours télévisé ; les écrivains analysés dans ce mémoire soulignent ainsi avec force le sentiment d'inégalité radical et diffus qui habite les banlieues les plus défavorisées.

Quant à la reconnaissance littéraire, ce genre n'est toujours pas considéré par les institutions littéraires françaises comme possédant une valeur digne de recevoir des prix littéraires. De plus, les auteurs qui s'inscrivent dans ce genre n'hésitent pas à dire que leurs

œuvres sont souvent vues comme des « documents » et non comme possédant une vraie « littérarité ». C'est exactement ce que cherche à contredire le manifeste publié en 2007 par le collectif « Qui fait la France ? » auquel appartiennent les romanciers Guène et Amellal. En le comparant à un autre manifeste de la même année intitulé « Pour une littérature-monde en français », revendiquant l'étiquette de littérature française et non francophone, on comprend comment ces auteurs, eux-mêmes nés et élevés dans les banlieues, se trouvent également repoussés dans les marges littéraires. De plus, ces écrivains montrent comment ils se sentent exclus du discours officiel bien qu'ils enrichissent la littérature française. Ils révèlent et rendent vivant le monde des cités grâce à l'utilisation du FCC (Français Contemporain des Cités), à la focalisation sur l'espace physique des banlieues et au fort ancrage dans la réalité reflétée comme « dans un miroir », faisant de ces romanciers les héritiers de la littérature réaliste française du 19ème siècle. C'est pourquoi, grâce à ce mémoire de maîtrise, je vise à transmettre ma conviction que la littérature de banlieue doit appartenir au canon littéraire français et doit par conséquent sortir de marges dans lesquelles elle se trouve reléguée. Ce point de vue est partagé par plusieurs chercheurs, dont malheureusement beaucoup ne travaillent pas en France, par exemple Alec Hargreaves, Serena Cello ou Christina Horvath qui ont été cités plusieurs fois dans ce mémoire.

Il est donc important de souligner que la littérature de banlieue mérite sa place dans le monde littéraire français. Bien que le conflit centre/périphérie soit toujours présent en France, tant sur le plan social que littéraire, il est indispensable de reconnaître les écrits de ces auteurs à leur juste valeur ; cette littérature encore marginale, ainsi que ses protagonistes marginalisés eux-aussi sans le vouloir, pourraient ainsi être reconnus et intégrer le cœur des villes et du monde littéraire français. Grâce à l'analyse de *Cités à comparaître*, *Kiffe Kiffe Demain* et *Flic ou Caillera* il devient visible que cette population des cités se sent tout à fait française mais, faute d'une politique d'intégration cohérente, est discriminée dans le discours public ou en est

exclue. La littérature de banlieue est donc une quête de reconnaissance d'identité et de citoyenneté pour que les valeurs républicaines ne restent pas lettres mortes et soient vraiment défendues et mises en œuvre dans tous les territoires de la République.

Bibliographie

1. Corpus primaire :

Amellal, Karim. *Cités à comparaître*. Stock, 2006.

Guène, Faïza. *Kiffe kiffe demain*. Fayard, 2010.

Santaki, Rachid. *Flic ou caillera*. Le Masque, 2013.

2. Textes critiques :

Amblard, Élisabeth, Rachel Ahrweiler, et Arlette Corvarola. *Les territoires perdus de la République*. Pluriel, 2015.

Foucault, Michel. *Archaeology of knowledge*. Routledge, 2013.

Gefen, Alexandre. *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*. Corti, 2017.

Genette, Gérard. *Discours du récit*. Média Diffusion, 2014.

Hargreaves, Alec G., et al., eds. *Transnational French studies: postcolonialism and littérature-monde*. Vol. 2. Liverpool University Press, 2010.

Horvath, Christina. *Le roman urbain contemporain en France*. Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.

de Jarcy, Xavier. *Les abandonnés: histoire des "cités de banlieue"*. Albin Michel, 2019.

Mucchielli, Laurent, et Véronique Le Goaziou. *Quand les banlieues brûlent...: retour sur les émeutes de novembre 2005*. Vol. 2. Paris: La Découverte, 2007.

Rybicka, Elżbieta. *Geopoetyka: przestrzeń i miejsce we współczesnych teoriach i praktykach literackich*. Kraków: Towarzystwo Autorów i Wydawców Prac Naukowych "Universitas", 2014.

Stendhal. *Le Rouge et le Noir*. Vol. 16. Editions Bréal, 1998.

3. Sources électroniques :

Amellal, Karim. "L'héritage littéraire de la Marche pour l'Égalité." *Africultures* 1 (2014): 168-179. <https://www.cairn.info/revue-africultures-2014-1-page-168.htm>. Accès : 12.09.2021.

Bacqué, Marie-Hélène, Mechmache, Mohamed. "Pour une réforme radicale de la politique de la ville." *Vie publique*. <https://www.vie-publique.fr/rapport/33298-pour-une-reforme-radical-de-la-politique-de-la-ville>. Accès : 11.08.2021.

Cello, Serena. "Au-delà du roman beur: la littérature de banlieue." *Quaderni di Palazzo Serra* 21 (2011): 189 – 211. https://www.academia.edu/15716537/Au_delà_du_roman_beur_1_a_littérature_de_banlieue. Accès : 07.07.2021.

Cello, Serena. "Pour une narration des banlieues contemporaines." *Roman 20-50* 1 (2015) : 167-176. <https://www.cairn.info/revue-roman2050-2015-1-page-167.htm>. Accès : 11.08.2021.

Cello, Serena. "Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne." *Itinéraires*, 2016-3 | 2017. <https://journals.openedition.org/itineraires/3595>. Accès : 23.06.2021.

Champagne, Patrick, et Olivier Christin. "Pierre Bourdieu : Une initiation." *Lyon : Presses universitaires de Lyon*, 2012. <http://books.openedition.org/pul/5109>. Accès : 02.09.2021.

Chaulet Achour, Christine. "Banlieue et Littérature." *Situations de banlieue – Enseignement, langues, cultures, INRP, coll. « Education, politiques, sociétés »*, sous la dir. de M-M. Bertucci et V. Houdart – Merot (2005): 129 - 150. http://www.christianeachour.net/images/data/telechargements/articles/A_0162.pdf. Accès : 22.06.2021.

Fourcaut, Annie, et Florence Bourillon, ed. "Agrandir Paris (1860-1970)." *Paris : Éditions de la Sorbonne* (2012). <http://books.openedition.org/psorbonne/2373>. Accès : 25.09.2021.

Guibert, Amary. "Nicolas Sarkozy "Vous en avez assez de cette bande de racailles, on va vous en débarrasser"." *INA*. <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i09166721/nicolas-sarkozy-vous-en-avez-assez-de-cette-bande-de-racailles-on-va-vous>. Accès : 19.08.2021.

Juhem, Philippe, et Julie Sedel, ed. "Agir par la parole : Porte-paroles et asymétries de l'espace public." *Rennes : Presses universitaires de Rennes*, 2016. <http://books.openedition.org/pur/73844>. Accès : 15.09.2021.

Kokoreff, Michel. “Avons-nous oublié les émeutes de 2005?” *Revue Projet* 4 (2007): 71-80. <https://www.cairn.info/revue-projet-2007-4-page-71.htm>. Accès : 12.09.2021.

Lapeyronnie, Didier. “Révolte primitive dans les banlieues françaises.” *Déviance et société* 30.4 (2006): 431-448. <https://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2006-4-page-431.htm>. Accès : 13.09.2021.

Léonard, Thomas. “Le jugement pénal, reflet des inégalités territoriales. « Maghrébins » et « Européens » devant le tribunal correctionnel de Lille en 2000 et 2009.” *Champ pénal/ Penal field* 22 (2021). https://journals.openedition.org/champpenal/12400?fbclid=IwAR3574ZTw9u74YXV_jUF4QpjcWa5437a2nA49UtpU6L6cH9uCxv1b0culBo. Accès : 15.09.2021.

Le Breton, Mireille. “De la littérature beur à la littérature de banlieue: un changement de paradigme.” *Présence francophone: revue internationale de langue et de littérature* 80.1 (2013) : 4. https://crossworks.holycross.edu/pf/vol80/iss1/4/?utm_source=crossworks.holycross.edu%2Fpf%2Fvol80%2Fiss1%2F4&utm_medium=PDF&utm_campaign=PDFCoverPages
Accès : 03.07.2021.

Le Monde. “Pour les RG, la France a connu “une révolte populaire.” *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/12/07/pour-les-rg-la-france-a-connu-une-revolte-populaire_718423_3224.html. Accès : 08.07.2021.

Le Monde. “Selon les RG, les émeutes en banlieue n’étaient pas le fait de bandes organisées.” *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/12/07/selon-les-rg-les-emeutes-en-banlieue-n-etaient-pas-le-fait-de-bandes-organisees_718347_3224.html. Accès : 10.07.2021.

Lochard, Guy. “La figure du “jeune des banlieues” en France: Genèse, mutations et déterritorialisation.” *Revista de estudos de linguagem* 24.3 (2016): 815-840.

<http://periodicos.letras.ufmg.br/index.php/relin/article/view/10888>. Accès : 11.10.2021.

Moran, Matthew. “Opposing exclusion: The political significance of the riots in French suburbs (2005–2007).” *Modern & Contemporary France* 19.3 (2011): 297-312.

<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/09639489.2011.588793>. Accès : 09.09.2021.

Perris, Julie. “Bondy Blog, portrait de famille.” *Bondy Blog*.

<https://www.youtube.com/watch?v=dBMEOY-PFOk>. Accès : 16.08.2021.

Roussey, Marion. “Les inégalités sur le banc des accusés.” *Arte*. <https://info.arte.tv/fr/les-inegalites-sur-le-banc-des-accuses>. Accès : 25.09.2021.

Safi, Mirna, and Patrick Simon. “Les discriminations ethniques et raciales dans l'enquête Trajectoires et Origines: représentations, expériences subjectives et situations vécues.”

Économie et statistique 464.1 (2013): 245-275. https://www.persee.fr/doc/estat_0336-1454_2013_num_464_1_10240. Accès : 12.09.2021.

Serafini, Tonino. “Logement : Le SOS de la Seine-Saint-Denis.” *Libération*.

https://www.liberation.fr/societe/2005/07/05/logement-le-sos-de-la-seine-saint-denis_525617/. Accès : 13.10.2021.

Subra, Philippe, and Wilfried Serisier. "Nouvelle donne géopolitique en Seine-Saint-Denis." *Herodote* 3 (2016): 11-28. <https://www.cairn.info/revue-herodote-2016-3-page-11.htm>. Accès : 07.09.2021.

L'Union Sociale pour l'Habitat. "HLM et territoires. Quelles perspectives pour le nouveau quinquennat ?" *L'Union Sociale pour l'Habitat*. <https://www.union-habitat.org/centre-de-ressources/politique-du-logement-mouvement-hlm/rapport-au-congres-et-rapport-du-conseil-0#telecharger>. Accès : 06.10.2021.